

L'INDIENNEUR

Tous droits réservés par Guy Dettmar

PRÉFACE

Quelques jalons chronologiques permettront aux lecteurs de notre roman de mieux se repérer dans l'histoire mouvementée de l'Alsace et en particulier de la ville de Mulhouse.

1648 : Traité de Westphalie. L'Alsace est politiquement rattachée à la France. Mulhouse reste une petite république indépendante avec son gouvernement et ses franchises, ralliée à la Suisse.

1746 : Création de la première manufacture de toiles peintes à Mulhouse.

1798 : Le Directoire décide le blocus de la République de Mulhouse qui doit renoncer à son indépendance pour se réunir à la France.

1871 : Défaite de Napoléon III. Dans le Traité de Francfort Bismarck exige le retour de l'Alsace sous la tutelle germanique.

1918 : Fin de la première guerre mondiale. Traité de Versailles : l'Alsace redevient une province française.

CHAPITRE I

KONRAD KRALLE

LA FONCTION INTERROMPUE

Janvier 1918.

Lorsqu'on frappa à la porte, le commissaire Konrad Kralle dormait : il s'était affalé sur la table de travail, sur les documents à émarger. L'encrier était débouché. La plume s'était échappée de ses doigts. Avant d'ouvrir, Konrad Kralle passa par son cabinet de toilette, tamponna ses yeux bouffis, ses joues brûlantes, avec un coin de serviette mouillée, brossa ses moustaches et mit ses gants blancs pour boutonner son col officier en velours.

En pénétrant dans le bureau, le sergent Halm ramena avec lui un relent de cuisine, qui rappela au commissaire qu'à midi, lui, n'avait mangé qu'une pomme : « *Je lui demande de recenser les porcs, pas d'en manger !* »

- Halm ! je jeûne et vous sentez le rôti.

- Votre odorat est dans le vrai, mais vos déductions trop hâtives. Pour rendre comestible le pain à la farine de navets, d'os ou de sciure, la femme du sergent Halm le faisait revenir dans du saindoux.

- Ma tante de Morschwiller ne tue plus le cochon, mais il lui reste quelques bocaux de graisse.

« *Cet Alsacien engrosse chaque année sa femme pour échapper au front et manger la part de ses huit gosses* ».

- Soit ! Mais la prochaine fois, ôtez votre uniforme pour déjeuner.

Le commissaire montra au sergent Halm deux taches sur son pantalon.

- Déduction...

- Trop hâtive...

- En effet, commissaire, je suis aussi chauffeur-mécanicien et je n'ai qu'un uniforme, ça m'est arrivé ici, il y a quelques minutes, en voulant réparer notre voiture de service car nous devons aller enquêter à Habstatt-le-Château sur la mort de la fille d'un

contremaître de l'usine Haegely. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis permis de venir vous déranger...

- Surprenant ! Depuis le début de la guerre, c'est la première mort suspecte...

Quelques instants plus tard, assis derrière le volant de la Renault réquisitionnée, Kralle enfonçait la pédale des gaz. Halm tournait la manivelle sans succès. Le moteur ne démarrait pas. Kralle poussa un juron.

Il s'était assis dans de l'eau de pluie qui stagnait dans un pli du siège.

- La capote ne fonctionne plus, lui dit Halm en dissimulant un sourire derrière sa main. L'allumage est à revoir !

« *Le coincer, l'envoyer au front !* » pensa Kralle.

- On pourrait croire que c'est autre chose !

Cette fois Halm éclata de rire en découvrant la tache humide dans l'entrejambe du commissaire.

- Ça séchera bien ! ajouta-t-il en guise de consolation.

« *Ne plus le voir, cet abruti d'Alsacien ! Hélas, le monde est tellement fou, qu'il se pourrait bien que j'y aille, moi, au front, et que Halm reste ici. Je n'ai qu'un fils* ».

Les deux hommes mirent leur manteau, leur casque à pointe et resserrèrent le bas de leur pantalon avec des pinces avant d'enfourcher leur bicyclette. A Dornach le commissaire Kralle regrettait déjà de ne pas avoir pris le tramway. Après Brüstlein ils franchirent le pont de chemin de fer. De là apparaissaient les hautes cheminées en brique rouge de l'usine Haegely et au-delà, formant l'horizon, les Vosges.

- Ils se battent dur, disait Halm, quelle bêtise, la guerre !

Kralle était trop essoufflé, pour lui rappeler que grâce aux soldats allemands qui donnaient leur vie, la victoire allait bientôt leur revenir. Ils amorçaient la descente. Kralle se sentait devenir léger, s'envoler comme l'aigle impériale : « *Le sang bat dans les artères de l'oiseau, mais n'irrigue pas les plumes, ni le bec, ni les griffes... Sans serres l'aigle n'est plus une aigle, sans sujets l'empereur n'est plus un empereur* ». En reprenant son souffle dans la descente, Kralle retrouvait le sens de sa fonction et de son nom: n'était-il pas une des griffes des serres aquilines ?

Quand ils pénétrèrent dans la cité Henri Haegely, ils descendirent de bicyclette. Chacun poussa la sienne par le guidon. Ils s'avançaient entre deux rangées de maisons jumelles, entourées de potagers. Sur chaque façade ocre se détachaient huit paires de volets verts. Des rideaux bougeaient, on épiait les deux policiers.

Des gamins jouaient dans le chemin raviné par l'eau. Ils avaient tous le crâne rasé, léchaient leur morve et couraient pieds nus.

- Jojo, rentre ! cria une jeune femme dont on ne remarquait que le ventre débordant entre les deux poteaux du portail.

- Ce ne sont pas les restrictions qui la font grossir, je sais de quoi je parle, j'ai un neuvième en route !

- Mon cher Halm, vous devez avoir des difficultés à trouver des prénoms ?

- Ce sera François ou Françoise... et je ne saurais vous dire pourquoi !

Les enfants effarouchés par les uniformes couraient se cacher derrière les clôtures des jardins : entre les lattes de bois brillaient leurs yeux apeurés et curieux.

Les deux hommes allaient maintenant entre les grands près carrés où l'on avait jadis étendu les draps à blanchir, ils traversèrent le fossé noir où s'écoulaient les déchets fumants de l'usine, puis longèrent le mur de briques rouges. Ils s'arrêtèrent devant le portail gris. A leur droite, dans une sorte d'auvent vitré, accolé au mur de l'usine, Kralle reconnut le portier à la casquette et l'uniforme gris bleu. Sur les pointes du col de sa veste scintillaient les initiales « HH » en lettres d'argent. A l'intérieur de la loge régnait une odeur de tisane que dégageait la pipe du vieillard. Halm feuilleta son carnet où il avait griffonné le nom de la jeune fille.

- Ast ! Nous cherchons une certaine Elise Ast.

- Il y a belle lurette que les Ast ont quitté les maisons des contremaîtres, leur expliqua le portier. Arthur, c'est un Monsieur ! Il est en Russie. Elise m'a dit qu'il a les oreilles gelées !

- Elise Ast ? interrompit le commissaire.

- Bien sûr !

- Et que savez-vous d'elle ?

- Elle a le même horaire de travail que les contremaîtres.

- Elle est passée par là à midi. Au fait, je ne l'ai pas revue à deux heures. Je dois la porter absente...

- Inutile ! Elle est morte...

Le portier se laissa tomber sur la chaise derrière le bureau où trônaient un écritoire et un coussin imbibé d'encre avec un tampon.

- C'est pas possible !

Halm s'adressa à lui en alsacien pour le mettre en confiance.

- Tais-toi ! mouchard ! lui répondit le portier. C'est pas possible ! Si gaie ! Si jeune !

Le portier ralluma sa pipe. Les bouffées de fumée se déployaient comme un écran entre lui et les deux policiers.

- C'est nouveau, vous tolérez qu'un portier injurie un représentant de l'ordre !

Le commissaire gratta sa moustache avant de répondre :

- C'est à l'Alsacien qu'il s'adressait... Sachez aussi, qu'on ne commence pas les interrogatoires avant d'avoir au moins constaté les faits.

Un crucifix, grandeur nature, s'élevait là où le chemin de l'usine rejoignait la grande route de Bierbach. Les Ast habitaient en face de la croix. Sur une plaque en laiton terni, sous la fente de la boîte aux lettres, Konrad Kralle remarqua le A finement ciselé et tira sur la poignée reliée par un fil de fer à la clochette.

- Je suis Tobie Gutknecht, le palefrenier de M. Haegely ! Les chevaux ont été réquisitionnés, je jardine ici. Madame Ast n'a pas la force de venir, elle m'a chargé de vous mener sur les lieux.

Ils s'avancèrent entre deux rangées de poiriers en espalier. Des « Bubalastai », blocs d'argile pétrifiée à forme d'embryons, récupérés dans les carrières des tuileries de Habstatt délimitaient les allées. Ils longèrent un mur au reflet mauve, crépi à la chaux. Derrière la maison s'étendait le potager suivi d'un verger où broutait une chèvre. Kralle allait demander si l'animal était déclaré, lorsque le palefrenier, Tobie Gutknecht, lui montra la porte de la remise :

- C'est ici !

- Et ça, d'où ça vient ?

Konrad Kralle passa son index sur une tache rouge et noirâtre qui colorait le bois de la porte.

- C'est le sang séché du dernier lapin que j'ai dépecé, après l'avoir attaché par les pattes aux clous que vous voyez. Depuis on nous a volé les lapins et les poules... C'est là-haut que je l'ai découverte.

Gutknecht désigna une ouverture dans le plafond. Kralle ôta son casque à pointe et son manteau avant d'emprunter l'échelle meunière sous laquelle était entassé du bois coupé et fendu. Le fenil était presque vide, la poussière dansait dans un rayon de lumière oblique qui filtrait à travers deux tuiles mal jointes.

- Quelqu'un dort ici !

Le commissaire souleva une couverture sur le tas de foin tassé.

- C'est moi ! dit Tobie Gutknecht qui était resté au pied de l'échelle avec Halm. A l'usine c'était avec les chevaux, ici avec la chèvre, Madame Ast a peur, peur qu'on la vole... Monsieur le Commissaire, c'est à votre gauche dans le pigeonnier.

Tête baissée, pour éviter de heurter la charpente du toit, Kralle se dirigea vers la porte, l'ouvrit avec précaution et pénétra dans le

réduit divisé en deux par une cloison en fil de fer. De chaque côté il y avait un couple de pigeons. Elise Ast était allongée en travers, visage et ventre contre le sol recouvert de sable et de fientes. A côté d'elle, un sachet en papier kraft s'était vidé de son contenu : du blé et une petite bourse en gaze entrouverte. Kralle pensa aussitôt à des dragées, mais en défaisant la cordelette rose, il tomba sur quatre chocolats enveloppés dans du papier argenté, qui portait la griffe du chocolatier Leckermann de Bâle. Les deux pigeons d'abord effrayés par l'apparition de Kralle, recommencèrent à picorer et gratter le sol. D'un flacon suspendu à une poutrelle se dégageait une forte odeur d'anis. Les ouvertures garnies de cliquettes étaient en position fermée ! Le commissaire attrapa un pigeon bleu Vendôme aux ailes barrées de noir et contrôla la bague métallique qu'il portait à la patte gauche : il lut 6.5.14 ; A.A. Plus de doute possible, il s'agissait de pigeons voyageurs. Kralle eut quelque peine à soulever la tête de la morte, son corps était déjà figé. Malgré le rictus et les lèvres écrasées qui dévoilaient les dents, Kralle reconnut aussitôt la jeune fille. Derrière les longues nattes scintillaient des boucles d'oreilles assorties à la bague sertie d'émeraudes. Il fouilla les poches d'Elise, en retira un mouchoir, un brouillon de lettre adressée à son père, une boulette de papier provenant du chocolat qu'elle avait mangé.

Lorsqu'il fut de retour dans la remise, Kralle envoya Halm chercher des brancardiers afin de transporter le cadavre à la morgue pour l'autopsie.

- Vous êtes tous en état d'arrestation ! Sur ordre de l'état-major tout pigeon doit être abattu, sinon son propriétaire sera poursuivi par la justice militaire... Quelle idée aussi de dormir dans le fenil juste à côté des pigeons voyageurs ? Non, je ne veux rien entendre, vous vous expliquerez avec la justice.

Une grande armoire barricadait la fenêtre aux volets fermés, une commode avait été poussée contre une porte. Assise dans un fauteuil voltaire, Marie défaisait un pull-over et roulait la laine récupérée autour d'un dossier de chaise, à la lueur d'une bougie. Tobie Gutknecht à qui il avait demandé de rester dans le jardin, lui avait fait comprendre que Marie Ast perdait la boule. Le visage allongé, le chignon gris, la pèlerine mauve qui enveloppait son buste donnaient à Marie Ast une allure fière et mélancolique. Sur le buffet trônait une photo de famille. Aux murs pendaient des tableaux d'Arthur Ast : une série de bouquets de fleurs. Le commissaire lui demanda la permission d'aller inspecter la chambre d'Elise. Marie s'arrêta un instant d'enrouler la laine autour du dossier pour lui indiquer le chemin.

Le commissaire toucha les montants du lit encore défait. Le bois tourné imitait à s'y tromper le bambou patiné par le temps. Les autres meubles de la pièce étaient assortis, sauf un gros pupitre noir de maître d'école sur lequel était aligné une dizaine de godets en porcelaine blanche, renfermant des couleurs desséchées. Un bleu encore intense attira le regard de Kralle. Dans le tableau des iris accroché au mur, Kralle retrouva un peu de ce bleu. La peinture datait de 1899. Il souleva le couvercle du pupitre : il y trouva un flacon à peine entamé, avec l'inscription « Bleu de Prusse », et quelques lettres d'Arthur Ast, expédiées par l'armée. Le commissaire s'assit au milieu de la pièce. Chaque objet qu'il regardait lui renvoyait l'image de la jeune fille : les pantoufles au pied du lit, la chemise de nuit satinée, les longs cheveux blonds sur le coussin, l'urine claire dans le pot de chambre, la brosse à cheveux sur la table de toilette en marbre à côté d'une vasque mal nettoyée. Kralle la voyait tresser ses longues nattes, il la voyait vivre. Sur le brouillon récupéré dans la poche et les lettres qu'il venait de découvrir au fond du tiroir de la commode, il était question de la nourriture des pigeons : le blé hebdomadaire lui était donné par Henri Haegely qu'elle désignait par les initiales. Avant de rejoindre Marie Ast et Tobie Gutknecht, il inspecta la garde-robe d'Elise. Un chapeau de paille cachait un coffret à bijoux : une bague sertie d'un diamant, un collier de perles, des bracelets.

- Vous n'allez pas m'accuser ! s'écria Tobie Gutknecht en voyant entrer le commissaire dans le salon. Madame Ast a peur. Sans moi, elle ne resterait pas là. Je fais strictement ce qu'elle dit.

Marie Ast avait défait le pull-over et enroulait machinalement en boules serrées la laine grise récupérée. Konrad Kralle étala les bijoux sur la table.

- Je voudrais bien connaître leur provenance !

Marie posa la pelote, prit son mouchoir pour s'essuyer les yeux et le nez, puis murmura d'une voix faible :

- Arthur adorait sa fille, rien n'était trop beau pour elle...

- Et les bas de soie, ils ne datent pas de 1913 !... et c'est la guerre !

Marie se mit à sangloter.

- Arthur Ast était colombophile, intervint Tobie Gutknecht. Elise lui avait promis de s'occuper des pigeons jusqu'à son retour de guerre. Elle les soignait en secret.

- Pourquoi êtes-vous monté dans le pigeonier ?

- Aujourd'hui, je ne l'ai pas entendu parler aux oiseaux. Elle les appelait par leurs noms... Hans ! Klaus ! Et elle n'est pas venue

puiser l'eau à la fontaine, ça m'a surpris.

- Depuis quand êtes-vous au service de Madame Ast ?

- Je ne suis que palefrenier ! Il y a trois mois, M. Haegely m'a demandé de venir ici. Madame Ast avait tellement peur d'être seule. Sans ma présence, elle n'aurait jamais laissé partir sa fille en cure.

Une carte postale coincée dans le cadre de la petite porte vitrée du buffet attira le regard de Kralle. En s'approchant de l'image. Il reconnut la maison de cure de Heilwiler où il avait rencontré Elise Ast pour la première fois. Il détacha du meuble la photo de l'hôtel « Bellevue » pour l'ajouter aux autres pièces qui allaient servir à l'enquête. Quand les hommes emportèrent le cadavre, la mère s'agrippa au brancard.

Kralle confia sa bicyclette à Halm. Il rentra à Mulhouse en tramway. La nuit commençait à tomber. Il aperçut la silhouette d'une femme habillée en Wattmann qui conduisait le tramway. « *Peu à peu les femmes remplacent les hommes. A quand la femme commissaire ? Serait-ce déjà l'agonie d'un état ?* »

En arrivant devant sa maison, lui vint à l'esprit le décret du 5 novembre 1914 : « *Sur ordre du commandant de la place tout pigeon doit être tué* » Kralle allait donc livrer ceux des Ast aux autorités militaires : il connaissait la sentence de l'armée envers ceux qu'elle soupçonnait d'espionnage. « *Mais l'ordre seul nous sauvera.* »

Assise à côté du poêle où se consumait une briquette, Eugénie Kralle égrenait le chapelet : c'était le premier vendredi du mois, il comptait pour les indulgences. L'après-midi, elle avait reçu le père Justin.

- Le repas est servi à la cuisine ! Excuse-moi Konrad, je suis en plein rosaire !

Sur la table de la cuisine, l'assiette contenait deux tranches de pain et un œuf dur, Kralle versa l'eau tiède de la bouilloire sur les épluchures de pommes séchées au fond d'un bol. « *Dire que le sergent Halm boit son bol de lait !* »

Le pouce pressa sur le minuscule bouton au sommet du remontoir. Aussitôt le couvercle en or ciselé, une portée, une clef de sol, bondit et découvrit au creux de la main de Kralle le cadran en émail blanc avec de sévères chiffres romains noirs. Les aiguilles, des broderies en cœur, allaient se confondre en midi. Ce fut une matinée décevante pour le commissaire : pas de tisane, pas de bottes cirées, Eugénie lui faisait la tête. Des nuages noirs et bas noyaient son bureau dans une pénombre d'entre chien et loup. La pluie mélangée

de neige heurtait les vitres. Il était midi et Kralle ne rentrait pas chez lui. Il écoutait la mélodie qui s'échappait du boîtier de sa montre. Il entendait sa mère chanter la venue du printemps : « Kuckuck, Kuckuck ruft aus dem Wald... » C'était le printemps d'autrefois qui envahissait soudain toute la forêt d'un halo vert tendre. Un vent tiède, l'haleine du printemps, en une nuit brûlait la neige. Au matin, sur la terre noire, les jeunes pousses de blé frémissaient en recevant les premières caresses du soleil. Il suffisait alors d'entendre le chant du coucou et d'avoir quelques sous dans la poche pour être riche toute l'année. La mélodie s'arrêta. Kralle glissa la montre dans la poche intérieure de son uniforme : son père Gottlieb Kralle la lui avait léguée sur son lit de mort : « les gens bien portent une montre en or, sois quelqu'un de bien, mon fils ! ». A cet instant, Kralle fixa le portrait de l'empereur Guillaume II à cheval, accroché au mur. Il n'avait pas fait fausse route, puisqu'il était si près de l'homme le plus puissant du monde, puisque ce soir, à l'issue de la représentation de « La Chauve-Souris », on allait le récompenser. Mais Kralle ne se réjouissait qu'à moitié : « *Si c'était une façon déguisée de m'expédier au front ?* ».

Dans la boîte de cigares vide, posée sur le bureau, Kralle avait rangé les cartes postales de son fils Willy. Il relisait celle qu'il avait reçue le matin même.

Sasbach, le 28 mars 1918

Cher papa !

Tes cartes n°3 (l'empereur visite le château de ses ancêtres) et n°4 (l'entrée de l'empereur à Strasbourg) m'ont fait grand plaisir. Voici, un garçon sur un cheval à bascule, je te l'envoie car je trouve qu'il me ressemble, sauf que je suis plus grand. Il veut aller à la guerre. Moi, je n'en ai pas le droit. Mets-le dans la boîte à cigares avec les autres. Dis à maman de m'envoyer des sardines et un tricot de laine. Il fait très froid. Le père Lender dit que dans les tranchées, c'est pire ! Je tousse. Je t'embrasse.

Ton Willy.

P. S. Je me suis fait une casquette de soldat en papier, comme le garçon sur le cheval à bascule. Et j'ai été grondé parce que je gaspillais du papier.

Dans le commissariat où régnait le silence de la pause de midi,

Kralle écoutait la pluie en passant en revue les cartes postales de son fils : la série des batailles navales, avec les torpilleurs et les sous-marins, puis quelques chansons populaires illustrées par Hans Balusbeck.

Hopp, hopp, hopp
Pferdchen lauf Galopp...

Hopp, hopp, hopp
Le petit cheval galope...

Willy raffolait de cette chanson, car son père la chantait autrefois en le faisant sauter sur son genou comme un cavalier à cheval. Peu à peu les cartes furent étalées pêle-mêle sur le bureau. Kralle s'amusa avec un fantassin qui avait le havresac en relief collé dans le dos : il l'ouvrit, en retira un minuscule papier plié en accordéon. Il parcourut le texte de la chanson du soldat Rabe et essaya de déchiffrer les portées de notes :

Mein Gewehr
Wer freut' sich
Als das Streiten kam
Mein Gewehr, mein Gewehr !

Mon fusil
Devinez qui alors éclata de joie
Quand la guerre débuta
Mon fusil, mon fusil !

Kralle retira alors d'un tiroir les cartes n°5 (l'empereur se rend à bord du Weissenburg) et n°6 (l'empereur en route pour la Chine), trempa la plume dans l'encrier et dessina de belles lettres violettes au dos des illustrations :

Mon fils,

Maintenant, tu as l'empereur au grand complet, garde-le précieusement. (Il fallait, en effet, être en possession de la série des 8 cartes postales et les juxtaposer dans l'ordre pour se rendre compte que la coque du bateau n'était que le col blanc de Guillaume 2, d'où émergeait le cou, puis la tête entière). Et n'écris plus que sa moustache est un poirier en espalier, sa joue un mur de briques. Le directeur de l'école risque de le prendre mal. Bientôt tu auras ton colis.

Travaille et soigne ta toux.

Ton, papa t'embrasse.

P.S. Ce soir l'Empereur va me décernera la croix de fer 2ème classe.

« Willy sera bien, le seul à en être fier. » murmura-t-il en extrayant d'une chemise ses états de service qu'il relut avec l'intention d'y faire figurer sa nouvelle récompense.

« Je (le « j » démesuré avec pleins et déliés à l'encre violette un peu passée semblait sortir d'une enluminure et triomphait à côté des minuscules caractères gothiques très serrés) soussigné Konrad, Friedrich, Georg Kralle, certifie être né le 25 février 1860 à Königsberg en Prusse orientale, être le fils légitime de Gottlieb, Wilhelm Kralle, contremaître aux chemins de fer, être de confession catholique. Peu de temps après ma naissance, mon père fut muté à Göttingen. Je reçus ma première éducation à la maison de mes parents. Dès que j'en eus l'âge, on me mit à l'école élémentaire de Göttingen, et plus tard au lycée de cette ville, Je désirais alors devenir architecte. J'allais être inscrit à l'école de Holzminden, lorsqu'une longue maladie frappa mon père, à l'issue de laquelle il mourut. Je dus donc renoncer à mes études d'architecte.

Le 13 mai 1876 j'entraî en fonction dans les chemins de fer à la gare de Witten. De là je fus muté à Bingen où je séjournai jusqu'à mon incorporation, le 1er octobre 1879 dans la quatrième batterie du 1er régiment d'artillerie de Hanovre n°10. Du 1er octobre 1883 jusqu'au 9 avril 1887 j'ai servi dans le bataillon badois Train n°4. Du 10 avril 1887 au 31 mars 1890 j'ai servi dans le régiment des dragons n°21. Du 1er avril 1890 jusqu'au 1er octobre 1891 j'ai servi dans le 2ème régiment d'artillerie badois n°30. Il m'a été décerné en 1891 un certificat de bonne conduite et mes douze années de loyaux services me donnaient droit à postuler une carrière administrative dans l'armée ou le civil. Je fus d'abord affecté à la garnison impériale de Mulhouse à l'inspection des bâtiments. Mais mon attrait pour la police m'obligea à poursuivre ma formation dans cette branche à Colmar, puis à Mulhouse. Le 7 novembre 1898, je fus nommé commissaire de police dans cette ville...».

Kralle interrompit sa lecture et resta pensif : *« Ce que je suis est écrit dans ces lignes, 200 mots peut-être. »*

«... En 1899, j'épouse la fille de Rudolph Breymann, directeur de la prison d'Ensisheim...»

« Je n'ai pas nommé Elsa, ni ma mère. Les femmes n'ont pas d'états de service, elles n'ont que des états d'âme. » Kralle prit sa plume et ajouta dans la marge :

« *Elsa Breymann, la fille de Rudolph Breymann, née le 4 mai 1880.*
»

On, frappa à la porte. Le sergent Halm prit un air embarrassé pour annoncer à Kralle que six personnes attendaient dans le corridor. Le commissaire fit bondir le couvercle de sa montre. Il était 2h.20. Un désordre inhabituel régnait sur son bureau une pomme entamée servant de presse-livre, les lettres, les cartes postales éparpillées. Halm vit aussi la photo d'une jeune femme. La sueur perla sur le front du commissaire, qui d'une main fit signe à Halm de quitter la pièce en disant:
- Remplacez-moi !

« *De ce mariage naquit, le 24 décembre 1906, un fils nommé Willy, Charles Kralle...* »

Le commissaire regarda la photo d'Elsa, décédée en cette nuit de Noël 1906, à l'âge de vingt-six ans, en mettant Willy au monde. Puis d'une main tremblante, il compléta le document :

« *Le 27 janvier 1918, l'empereur me décerne la croix de fer 2ème classe* ».

- Je suis veuve de guerre ! hurlait une femme qui était entrée sans frapper dans le bureau de Kralle. Monsieur le commissaire, vos acolytes ne comprennent rien à ma situation. Je m'appelle Hortensia Schnebele, je viens du Sundgau !

Konrad Kralle s'épongea le front, laissa parler la femme.

- Je suis fermière. J'avais cinquante litres de lait et plus de cent clients, j'ai essayé de satisfaire tout le monde !

- Vous l'avez allongé d'eau et vendu au même prix. La justice a aussi son tarif : ça fait 100 marks et un mois de prison.

Les joues roses, bien pleines, l'air épanoui de cette tricheuse, sa façon théâtrale d'entrer dans le bureau, de l'arracher à ses pensées, avaient mis Kralle en colère.

- C'est la prison ! répéta-t-il en tapant du poing sur le bureau.

- Je suis enceinte !

- De votre défunt mari ?

Hortensia Schnebele se leva, déboutonna son manteau et en soulevant les deux pans d'un coup brandit son ventre.

- Dans un mois il sera là !

- Je répète ! De votre défunt mari ?

- Du cafetier Ramon Vidal !

Kralle connaissait bien cet homme toujours tiré à quatre épingles, soupçonné de faire du marché noir.

- Etes-vous dans les temps réglementaires ?

- Réglementaires de quoi ?

- La date de décès de votre mari ?

- Depuis 1916 je n'ai plus de nouvelles de Joseph !

- Vous connaissez le décret impérial ? « Pour honorer la mémoire des héros tombés au champ d'honneur... », bref, pas de rapports sexuels avant dix mois et demi à compter de la date du certificat de décès.

- Ramon m'a aidée à faire les foins...

- Vous êtes traître à la Nation ! Votre époux agonise peut-être dans un camp et vous osez le tromper !

Kralle garda Hortensia Schnebele au commissariat. Cela attirerait sans doute Ramon Vidal.

Seul dans sa loge, le commissaire Kralle écoutait distraitement la Marche de l'Empereur. Allait-on le remplacer par une femme, comme le conducteur de tramway ? L'envoyer au front malgré son âge ? Le laisserait-on mener l'enquête sur la mort d'Elise ? Kralle se leva machinalement pour applaudir avec les spectateurs et crier :

« Longue vie à notre Empereur ! ». Chaque année on fêtait le 27 janvier l'anniversaire de Guillaume II. Le commissaire quitta la loge avant la fin des ovations. Dans les glaces murales il surprit les reflets de la pointe argentée dressée sur son casque en cuir noir qu'il avait lui-même astiqué. La tête légèrement tournée vers son image, il se passait en revue comme si, à lui tout seul, il était un bataillon. Il releva l'extrémité gauche de la moustache qui envahissait la joue. Les applaudissements s'estompaient, les couloirs se remplissaient de monde. Le comte de Neuhaussen venu de Berlin, le préfet de police de la région de Mulhouse, le journaliste du Tagblatt et quelques notables de la ville attendaient Kralle dans un petit salon du théâtre.

- Que pensez-vous de Henny Linkenbach, notre colorature berlinoise ?

Kralle ému et inquiet se taisait. A chaque parole le pince-nez du comte frémissait.

- A l'occasion du 59ème anniversaire de...

Le commissaire fit claquer ses talons, se figea en un parfait garde-à-vous comme il avait appris à le faire dans la quatrième batterie du 1er régiment, lorsque le sergent criait « Fixez vos

moustaches ! ». Le comte de Neuhaussen interrompit son discours, s'approcha de Kralle et au nom de Guillaume II, lui décerna la croix de fer 2ème classe qu'il agrafa à sa poitrine.

Ce soir-là il gravit d'un pas alerte la rue de la Colline : il se sentait à nouveau fort, hors d'atteinte, à l'image de l'aigle impériale qu'il arborait sur son casque. « *Porter le nom de Kralle, au double sens de griffe et de perle, quel paradoxe ! Des serres impitoyables et quelques fois une larme qui perle...* » Il lui fallait maintenant pour se montrer à la hauteur de sa fonction faire un coup d'éclat. « *Il me manque les conclusions de l'autopsie pour faire progresser l'affaire Ast... Il me faudrait quelque chose tout de suite, ce pourrait être ce Ramon Vidal !* »

Eugénie ne félicita pas son mari : assise devant sa table de toilette elle emprisonnait comme chaque soir avant de se mettre au lit son chignon roux dans un filet. Dans le miroir légèrement incliné vers elle, marbre et chair se confondaient. Eugénie vida l'eau tiède du broc dans une vasque en faïence et se lava le visage.

- Tu l'as payée cher, ta croix de fer... 2ème classe !
- J'ai fait mon devoir !
- Ton devoir !

La voix d'Eugénie n'exprimait que du mépris pour ce mot.

Dans la cuisine, la cafetière chantait sur la plaque de la cuisinière à bois. Mais le café de glands de chêne torréfiés était imbuvable. Il l'améliora en y ajoutant un verre de schnaps. Ce soir-là, le commissaire fêta seul sa décoration. Il monta de la cave la dernière bouteille de vin de Rudesheim et un morceau de lard fumé. Puis, en feuilletant le journal, il s'attarda sur la liste des vingt-cinq commerçants qu'il avait faits arrêter, en contrôla les noms. Le tribunal venait de leur infliger dix jours de prison et 10 marks d'amende pour avoir doublé leurs prix sans autorisation. A côté d'une colonne blanche, dont l'article avait été censuré, il découvrit le nouveau décret sur le rationnement pour les femmes enceintes : «... à partir de six mois 350 grammes de pain par semaine en plus, 3/4 de litre de lait en plus par jour, du sucre, des flocons d'avoine » Kralle songea au sergent Halm et vida son verre de Riesling, puis à un autre en Souvenir de la Drosselgasse à Rudesheim.

Dans la pénombre de la chambre à coucher. Eugénie semblait dormir comme un blockhaus au clair de lune. Konrad Kralle ôta son uniforme. Dans la glace de l'armoire, la peau flasque de son ventre témoignait de son embonpoint ancien. Il eut alors une pensée émue pour son collègue, le commissaire Hartmann, muté au front. Le bruit avait couru qu'il s'était trop intéressé aux veuves de guerre. Son

commissariat venait d'être jumelé au sien sur ordre de l'empereur et le comte de Neuhaussen allait lui dépêcher un collaborateur sûr. Kralle éteignit la bougie et se glissa sous l'édredon.

- Je parie que tu te couches avec ta médaille ! Elle me coûte des mesures en étain qui appartenaient à ma grand'mère, des casseroles en cuivre, 30 pièces d'or sur les 50 de ma dot... Oui, « Gold gab'ich zur Wehr, Eisen bekam ich zur Ehr » (je donnai de l'or pour défendre le pays. On m'honora par le fer). Quand tu découpes dans le journal la liste des généreux donateurs, je me dis qu'est-ce qu'il est crédule ! L'Empereur, a-t-il fait don de ses trésors ?

- Cette médaille me sauve la vie ! Hartmann, lui, part au front et j'hérite de son service.

- Dans la faible lueur qui s'échappait du poêle Konrad devinait la montagne rousse qui abritait sa femme. « La meilleure défense, c'est l'attaque. ». La montagne s'écroula et il se retrouva à califourchon sur un mur de pensionnat de jeunes filles serti de culs de bouteilles. Il dut battre en retraite.

- Un gosse, par les temps qui courent ? C'est de la folie ! criait Eugénie

- C'est du lait, des flocons d'avoines, du pain !

- Sache-le bien ! Je préfère le marché noir !

Le lendemain, à la une du Tagblatt, plusieurs colonnes blanches attestaient les articles censurés. Le récit relatant la remise de la croix de fer par le comte de Neuhaussen ne figurait qu'à l'avant dernière page. Le journaliste commentait brièvement la cérémonie, il n'évoquait pas les étapes de la carrière du commissaire, qui lui avait pourtant remis de larges extraits de ses états de service. Par contre, il s'étendait sur l'épisode du Schweissdissi, le colosse de bronze, qu'au début de la guerre Kralle avait fait rechercher pour le fondre, dans le canal du Rhône au Rhin où, pensait-on, les Mulhousiens l'avaient fait disparaître pour le soustraire à la perquisition allemande. Après de patientes recherches, au lieu de retirer du canal le Schweissdissi, Kralle avait ramené quatre cloches à la surface. Les paroissiens de l'église Sainte Madeleine n'avaient pas davantage accepté que leurs cloches fussent transformées en obus. Pendant plus d'un mois, des affichettes avaient fleuri sur les murs de la ville :

« Pourquoi nous a-t-on caché la découverte de la cinquième cloche ? La cinquième cloche, c'est le commissaire lui-même ! Elle sonne le glas ! ».

Kralle découpa l'article, le classa parmi d'autres dans le cahier des archives personnelles et jeta le journal dans la poubelle de

récupération du papier. Il était onze heures lorsque Ramon Vidal entra dans le bureau du commissaire.

- Je vous invite à venir le constater vous-même, Monsieur le Commissaire ! Elle ne mousse plus ! Mais qui boit encore de la bière ? Et du café ? On torréfie des carottes, des navets, des glands. Et les cigarettes ? Elles ont rapetissé ! Ce n'est même plus de l'herbe à tisane ! Et l'eau du robinet, Monsieur le commissaire, ça ne se vend pas !

Les gestes, le léger accent d'ailleurs, le débit trop rapide des paroles agacèrent Kralle qui lisait le livret de famille : Ramon, José Vidal... Les parents étaient venus s'installer à Mulhouse, un peu avant 1870. Les mèches bouclées coiffées en arrière et les moustaches luisaient comme l'antracite malgré ses cinquante ans passés. Le col blanc empesé soulevait la peau basanée du cou.

- Le cidre vient du Sundgau...

- Et le vin ? interrompit Kralle.

- De groseilles !

- Du rouge, 12 degrés, ça ne vient pas des groseilles, j'en ai la preuve !

- Une erreur de fût, une erreur du transporteur. Il n'y a plus de personnel, on confond les étiquettes. J'en fais les frais...

- D'où provient votre pain blanc ? Vous en mangez plus de 160 grammes par jour ! Du lait vous en buvez plus qu'une femme enceinte ! Et lors d'une visite chez vous ça sentait le rôti de porc...

- C'était du chien ! Et le lait venait de chez Hortensia Schnebele que vous avez fait mettre en prison. Le pain blanc, c'était un cadeau du Sundgau. Vous savez les paysannes, elles ne s'en sortent pas seules dans leur ferme !

- Le riz, le beurre, le sucre, l'huile trouvés dans votre cave...

- Monsieur le Commissaire, je suis dépositaire des ressortissants suisses à Mulhouse. Tous les mois on leur envoie des vivres de là-bas...

- La Suisse ! Et quoi encore ? Votre bistrot est la plaque tournante du marché noir et de la contre bande. Je vous arrête !

- Monsieur le Commissaire ! s'écria Ramon Vidal, en se jetant à ses genoux, vous ne pouvez pas faire cela ! Hortensia attend un enfant. Je vais vendre mon bistrot. Nous allons nous marier...

- Impossible, sans le certificat de décès de son mari disparu !

- Mais qu'allons-nous devenir ?

Kralle était excédé par les grimaces et les supplications de l'homme. « *Quel infâme opportuniste, il serait bien capable de vendre sa mère pour se tirer d'un mauvais pas !* »

- Je vous donne une chance !

Ramon Vidal prit la croix de la Sainte Vierge qu'il avait autour du cou et la porta à ses lèvres en murmurant des prières.

- Je vous donne vingt jours de sursis pour me donner vingt noms ! Je veux les prendre quand ils vous livrent, je veux connaître le beau monde qui s'approvisionne chez vous.

Las de dresser des listes de bicyclettes volées, de poulaillers vidés, de miel falsifié, Kralle quitta le commissariat et se promena dans la rue du Sauvage. Il ne ressentait pas aujourd'hui le plaisir que lui procurait habituellement le travail bien fait : « *Je n'existe que sur du papier comme les nombreuses lois inappliquées, contournées, ridiculisées. Je ne suis qu'un curriculum vitae, bientôt une archive.* » Kralle décida à son tour de contourner la loi. « *Dîner au jardin zoologique ? Non, on y consomme les animaux du zoo.* ». Il était en quête d'un lieu de plaisir quand il remarqua sur un poteau d'affichage une feuille rouge. Il y lut que Tobie Gutknecht avait été exécuté à l'aube sur le champ de tir de l'Ile Napoléon. « *L'armée n'a pas d'état d'âme...* ». Il commença à neiger. Kralle pénétra dans l'hôtel de Brême et demanda la chambre de la princesse Natacha. Assis sur le rebord du lit, Kralle tendit un pied après l'autre à Natacha qui lutta avec les bottes mouillées.

- Tire !

Natacha partit à la renverse, la botte dans les bras. Le commissaire regardait les seins de nourrice sauter hors des bonnets. Entre les jarretelles qui retenaient des bas de soie noire bondissaient deux masses de chair.

- Tire encore !

Ordonna-t-il à nouveau à Natacha qui s'acharnait sur la deuxième botte. Kralle la regardait gesticuler. Les charmes de Natacha n'opéraient pas.

« *Que de graisse, pensa-t-il, le marché noir est florissant. Serais-je le seul à faire ceinture ?* »

- Viens au tapis... s'écria Natacha restée dans sa pose de chute

- Pas aujourd'hui, je viens fêter ma croix de fer 2^{ème} classe avec toi !

Natacha quitta la pièce et revint avec une bouteille de champagne à la main

- Pour trinquer ! Du Cossé de Habstatt !

Konrad en but une deuxième, puis une troisième coupe. Il se laissa aller au tapis en mordillant l'oreille de Natacha :

- Excellent ! Où pourrais-je en trouver ?

- Secret ! murmura-telle en déboutonnant l'uniforme.

Konrad attrapa une jarretelle, tira sur l'élastique et dit en riant :

- D'où vient ce champagne ? Ou je lâche !

- Du bistrot, au coin du Faubourg de Colmar !

« *Ramon Vidal ! Je l'aurai !* » Konrad se laissa aller comme si Ramon Vidal lui avait ouvert les voies du plaisir.

- T'es comme un bébé ! lui disait Natacha

Couché sur le dos, il dormait, les cuisses écartées, dans la pose même où il avait joué.

- Et voilà qu'il ronfle !

Il neigeait. Des flocons s'accrochaient à la moustache de Kralle, d'autres fondaient au contact des joues. Il se réfugia dans l'abri, à l'arrêt du tramway. Au loin retentissaient des tirs de canons. Les rues étaient vides. Machinalement, Kralle glissa la main dans sa poche en s'approchant du réverbère. Il avait beau fouiller, il ne trouvait plus sa montre en or. Les gens bien ne vont pas au bordel et le champagne qu'il avait bu lui donnait des aigreurs d'estomac. Il fit quelques pas en direction de l'hôtel de Brême, lorsque les becs de gaz s'éteignirent. Il était donc huit heures et il avait manqué le dernier tramway. Plus question d'aller récupérer la montre. Il était bien puni. La neige éclairait la ville. Il alla au commissariat où il emprunta une bicyclette de service au garde de nuit qui n'avait jamais vu le commissaire dans un tel état d'énervement.

Konrad Kralle avait toujours fait la guerre aux volets mal obscurcis. Mais, en cet instant, il bénissait les raies lumineuses qui rendaient la rue moins lugubre et lui servaient de repères. Du canal couvert il voyait l'horizon des Vosges embrasé. Il entendit des coups de feu et pensa à Tobie Gutknecht, l'espion. Le motif de la mort d'Elise lui apparaissait de plus en plus évident : Elise collaborait avec Gutknecht. Recevaient-ils les ordres d'Henri Haegely ? Comme les risques devenaient trop grands, elle avait dû cesser de travailler avec Gutknecht et lui avait interdit l'accès du pigeonier sous peine de le dénoncer.

- Halte ! Cria une voix. Couvre-feu !

Une patrouille l'arrêta près de l'usine Wallach, lieu de transit des prisonniers de guerre.

La rue de la Colline, il la gravit à pieds en poussant la bicyclette. La moustache enneigée avait doublé de volume et l'aigle frontale sur le casque à pointe avait disparu. Konrad Kralle grelottait de faim et de froid.

Assise près du fourneau, les jambes enveloppées dans une couverture, Eugénie tricotait un bonnet avec la laine d'un vieux

châle mité.

- Tout est prêt à la cuisine, dit-elle sans bouger. Ne me salis pas le parquet avec tes bottes pleines de neige !

Konrad alluma la lampe à pétrole et s'assit devant le bol garni d'épluchures de pommes séchées. La tranche de pain, dès qu'il la toucha tomba en poussière. Sur la plaque en fonte de la cuisinière à bois fumait la théière. Il versa le contenu sur les épluchures, grimpa sur une chaise pour atteindre les placards muraux.

- Plus de schnaps ? cria-t-il.

- Je l'ai servi aux livreurs de bois !

- Tu veux m'empoisonner avec ce pain !

- In der Not, röstet man Brot (Quand on est démuné, on grille du pain) ! C'est ce que j'ai fait. D'ailleurs n'est-ce pas le conseil que tu prodigues ?

- C'est de la farine d'os !

Eugénie se déplaça jusqu'à la cuisine pour lui lire quelques lignes de la Mülhauser Volkszeitung :

- Devine de qui l'on se moque ? Elle lit : « Son regard sévère inspecta l'uniforme du policier, puis s'arrêta terrifié sur les bottes où apparaissaient quelques traces de poussière :

- Pourquoi n'avez-vous pas ciré vos bottes, hurla le commissaire Konrad Kralle à qui l'on vient de décerner la croix de fer 2ème classe. »... L'Europe s'entretue, lança Eugénie, et tu trouves le moyen de faire la guerre à la poussière. Chez l'épicier on me montre du doigt.

- Un policier doit être irréprochable.

- Dans le placard, il y a une boîte de sardines. Je l'avais mise de côté pour Willy, dit Eugénie en retournant au salon.

- Tu me tentes avec la nourriture de mon fils et ça t'éviterait d'aller à la poste !

Il attrapa la lampe à pétrole et se dirigea vers le salon.

- Je ne te vois jamais manger, tu es un pur esprit ! On va voir de quoi tu te nourris !

Il fixa les vitres peintes de la bibliothèque, ouvrit les deux battants et inspecta les rangées de livres. Dans la salle à manger il fouilla le dressoir, puis le buffet. Derrière une pile d'assiettes il découvrit une bouteille de kirsch et un kugelhopf entamés.

- Le père Justin m'a rendu visite ! Il est venu de Bourtzwiller à pieds, en sandales !

- Il devrait être au front !

- Il est Suisse !

Konrad allait accuser Eugénie de se procurer de la farine au

marché noir. Mais une toux violente l'en empêcha. Il pressa sa main sur sa poitrine. Sa respiration était haletante. Il alla dans la chambre de son fils absent et se laissa tomber sur le lit. Le lendemain, une épaisse neige recouvrait rues et maisons. Elle étouffait le bruit de ses bottes. L'air glacé adoucit sa fièvre. Kralle tenait coûte que coûte à être au commissariat pour recevoir le rapport d'autopsie d'Elise Ast et voulait aussi récupérer sa montre. Quel soulagement en entrant dans son bureau : Natacha l'avait déjà ramenée. Kralle était presque heureux lorsqu'une quinte de toux secoua son corps. Il plaqua le mouchoir sur sa bouche pour contenir un flot de sang et perdit connaissance.

Les rayons vides tapissaient les murs de l'épicerie Schapira. Des sacs en toile de jute étaient alignés devant le comptoir. L'épicier en avait roulé les bords afin de les maintenir ouverts et d'exposer la marchandise. Dans le cornet qu'il venait de confectionner avec une page de la Mülhauser Volkszeitung, il vida le contenu d'une pelle demi-cylindrique en métal étamé. Le bec arrondi disparut dans le cornet qu'il coucha sur le plateau de la balance.

- Vous avez lu l'affichette ?

L'épicier plongea à nouveau la pelle dans les haricots secs : il puisa les quelques grains qui manquaient pour ramener l'aiguille sur 300 grammes.

- Elle s'appelle Natacha !

Les clientes riaient quand Eugénie entra :

- Paraît que le commissaire a été hospitalisé pour surmenage ? Lança l'une d'elles, qui comme bien d'autres n'avait pas pardonné à Eugénie d'avoir épousé un Allemand.

- Mon mari aussi m'a trompé, s'écria-t-on encore... mais hélas avec la mort au front... !

Eugénie tourna les talons. Devant sa maison elle découvrit la raison de cette animosité. Sur l'affichette collée au mur elle lut : « LE COMMISSAIRE KONRAD KRALLE A UNE MONTRE QUI FAIT COUCOU !... En entendant ce chant printanier la belle Natacha fouilla dans son lit et trouva la montre en or du commissaire qui était venu faire une inspection en règle à l'hôtel de Brême... »

Le chignon avait disparu sous la toque assortie au renard argenté qui semblait se mordre la queue sur la poitrine d'Eugénie. Elle ne regardait personne. Il lui en coûtait d'aller à la poste. Mais après avoir expédié la lettre et le colis elle irait au couvent de Bourtzwiller chez les franciscains. Là, elle prendrait le risque de revoir le père Justin. Elle lui ouvrirait son cœur. Elle lui dirait que

Konrad la trompe avec des prostituées et qu'on la montre du doigt comme une pestiférée.

Dans la rue du Jura Eugénie reconnut le camion de déménagement Tourtailler qui avait transporté chez eux la chambre à coucher Louis XV fabriquée pour la dot d'Elsa par les prisonniers d'Ensisheim. Eugénie aurait préféré s'installer dans son mobilier de famille. Konrad lui avait vanté les coquilles de noyer massif couronnant les montants des lits jumeaux, l'armoire à glace, le miroir de la table de toilette, les dossiers des fauteuils. Au balcon des Bellersheim une inscription annonçait : « à vendre » « Les Bellersheim liquident !... Ils fuient avant le désastre ». Depuis le mois de janvier plusieurs maisons avaient été abandonnées, Eugénie en avait déjà acquis une pour une bouchée de pain. La maison des Bellersheim, la plus imposante du quartier, la fascinait : elle quitterait le 12 rue de la Colline et y laisserait Konrad avec ses meubles souvenirs. Lorsqu'il l'aperçut, Monsieur Bellersheim cessa de crier après les déménageurs. La lourde plaque de marbre d'une commode venait de heurter la rampe de l'escalier.

- Plus de trois mois que j'attends Tourtailler... et on m'envoie des estropiés...

Monsieur Bellersheim essuya son front bombé, ses lèvres épaisses envahies par une barbe et une moustache mal taillées.

- Et on calomnie notre cher Konrad... au moment où il n'est pas en mesure de se défendre...

Monsieur Bellersheim commença à injurier les Alsaciens, mais Eugénie l'interrompit, elle avait l'intention d'acheter la maison : l'idée de céder son bien aux Kralle réjouit Monsieur Bellersheim.

- Quelle que soit l'issue de la guerre, je préfère la voir entre vos mains... Au prix où je la vends... Nous partons demain pour toujours...

Eugénie descendit les marches une à une, prit le temps de contempler le jardin, l'allée principale bordée de rosiers grimpants qu'elle imaginait en été. Dans la terre nue, détrempée, apparaissaient des touffes de perce-neige. Deux sapins argentés gardaient l'entrée. Eugénie se retourna. Deux tourelles recouvertes d'ardoises ornaient les extrémités de la façade en grès ocre. La balustrade de colonnettes bombées saillait au milieu du premier étage.

- Seize pièces, des dépendances, un garage, lui avait précisé Monsieur Bellersheim.

Eugénie serait restée là à contempler sa nouvelle propriété, mais le vendeur était pressé d'aller régler l'affaire chez le notaire Arnold. Celui-ci crut d'abord que l'acte de vente était irréalisable sans la

présence de Kralle. Eugénie lui rappela les clauses de son contrat de mariage. Puisqu'elle achetait l'immeuble avec l'argent de son héritage, elle en serait l'unique propriétaire. Cette appropriation gêna Monsieur Bellersheim qui suggéra d'en informer Konrad Kralle.

- Quelle que soit l'issue de la guerre nous préserverons nos biens. Je suis aussi Alsacienne !

- Monsieur Bellersheim estima que l'argument d'Eugénie était réaliste et signa.

Eugénie attendait que le clerc lui remette un exemplaire de l'acte notarié, elle était seule dans le bureau où quelques années plus tôt Konrad et elles avaient signé leur contrat de mariage, œuvre de la tante Lotti, sa tutrice. Celle-ci n'avait pas voulu donner sa nièce au premier venu, elle avait étudié le Manuel du Bon Ton: « Riche ou pauvre, lui avait-elle lu, il est indispensable qu'on la juge soigneuse en tout et nullement coquette. Elle serait très mal avisée de briller plus que son état ne le permet, car loin d'attirer les épouseurs, cela les éloignerait »

- Avec ta dot, tu peux viser haut !

L'acte de propriété dans son sac à main, Eugénie alla à Bourtzwiller. Quand elle aperçut le bulbe vert de gris de la tour de l'église, elle recensa ses péchés et récita un acte de contrition. Eugénie sonna et s'agenouilla dans le confessionnal en disparaissant derrière le voile violet. On ne voyait plus que ses semelles usées. Dans la pénombre, elle entendit enfin la voix du père Justin. L'accent de Berne, le sourire, les lèvres infatigables, l'apaisèrent.

- Je n'ai pas la force de lui rendre visite, mon père ! Il m'a trompé publiquement, on me montre du doigt, je ne vis plus.

Madame Kralle, je reconnais la main de Dieu dans vos épreuves. Dieu a fait en sorte que votre époux soit à l'hôpital car Il veut sauver à tout prix un de Ses fils. Il n'y a pas de cachette plus sûre que la demeure du commissaire. Ma chère Eugénie, cet homme est recherché pour complicité d'espionnage. Chez nous, au couvent, il n'est pas en sécurité. Tous les trois jours on vient perquisitionner. Il ne restera que quelques jours chez vous, le temps de trouver un passeur pour la Suisse. Votre pénitence, Eugénie, sera de réfléchir à ma proposition et de me donner votre réponse. Je prie pour vous.

- Puisque Dieu le veut, mon père, dit-elle d'une voix tremblante, j'accepte.

Le père Justin manipula un verrou et ouvrit la grille en bois qui séparait les deux visages pour tendre à Eugénie des tickets et des bons qui lui donneraient le droit d'aller se servir au dépôt des

résidents suisses.

Juché sur une colline, le sanatorium Laflèche ressemblait à un palais italien. Selon les saisons la façade orientée sud-est montrait sa rangée d'arcades roses ou exhibait des stores orange. En été, dès qu'on avait franchi le pont de la Doller en direction de Bierbach leurs couleurs vives attiraient le regard du voyageur. En ce début du mois de février des wagons bondés d'ouvrières venant de Mulhouse et des environs se vidèrent devant la manufacture de toiles peintes qui occupe plusieurs hectares le long de la Doller. La sirène retentissait, il était deux heures de l'après-midi. Du haut de la plateforme d'accès le receveur s'assura que tout le monde était bien descendu, avant de donner au wattman le signal du départ pour manœuvrer le long du pré où jadis on étendait les draps à blanchir. L'herbe prise dans les plaques de glace, les peupliers dénudés offrant leurs cimes aux corbeaux ne promettaient pas aux villageois d'entendre de sitôt craqueter les cigognes sur la cheminée où le nid couronné de neige semblait guetter leur retour.

Une jeune femme vêtue d'une robe sombre réajusta son châle. Elle venait de descendre du tramway. Son pas énergique dévoilait les pointes des souliers noirs. Avant d'emprunter l'allée bordée de sorbiers nouveaux qui montait droit vers le sanatorium, elle entra chez l'horticulteur Strauss qui avait installé des serres au pied de la colline.

- Ça rentre, ça sort jour et nuit, expliqua madame Strauss en montrant les camions militaires.

La jeune femme n'écouta pas d'avantage et continua son chemin en direction du sanatorium. Deux camions se croisaient. L'un d'eux la frôla en éclaboussant le bas de sa robe de neige sale. En poussant la porte de l'entrée principale, elle tomba sur des rangées de soldats blessés qui se tordaient et gémissaient de douleurs sur leur brancards.

- Vous venez nous aider? demanda l'infirmière.

- Sur ordre du préfet de police, je viens rendre visite au commissaire Konrad Kralle.

L'infirmière lui montra l'escalier qui menait au premier étage.

Les cheveux en brosse, la moustache, l'amorce d'une barbe au-dessus de la fossette du menton, les paupières tombantes mordant sur le globe bleu de l'œil: « c'est bien lui », pensa-t-elle avant de se présenter.

- Helle Vogel, votre collaboratrice...

Adossé au montant du lit, en chemise de nuit, Kralle s'arrêta

d'écrire. « Il n'y a donc plus hommes ? ». Lorsque Helle Vogel lui tendit les perce-neige, Kralle retint une larme : ces fleurs annonceraient-elles le printemps qu'il ne connaîtrait plus? En guise de vase, Helle Vogel prit le verre sur le lavabo.

- Devant la Sainte Vierge ! précisa Kralle

Sur une étagère, dans un angle de la pièce, trônait une statuette.

- Nous la prions tous les soirs...

Kralle présenta ses deux compagnons de chambre: le fils du pharmacien et l'abbé Burgy. Tous les deux n'avaient plus que la peau et les os. Helle Vogel remit le rapport d'autopsie d'Elise au commissaire. Puis elle prit congé de lui avec la promesse de revenir.

Les révélations de l'autopsie allaient arracher Kralle à ses sombres pensées. Deux mots obsédaient son esprit « enceinte » et « empoisonnée ». Rapidement il trouva une explication à la grossesse d'Elise Ast. En novembre 1917, à l'hôtel Bellevue de Heilwiller, il avait fait connaissance avec la jeune fille. Comme l'établissement comptait peu de curistes, on les avait réunis à la même table pour les repas.

- J'ai attrapé une bronchite chronique à cause de la surchauffe de l'atelier, avait-elle expliqué à Konrad Kralle, et c'est Monsieur Haegely lui-même qui m'a envoyée ici.

Kralle avait pris plaisir à la côtoyer chaque jour. Mais le samedi, la veille de son départ, il l'avait attendue en vain. Le directeur lui avait appris que mademoiselle Ast avait reçu la visite de son oncle et qu'elle avait demandé à être servie dans sa chambre.

Le dimanche matin Konrad Kralle avait assisté à la messe. Parmi les fidèles il avait reconnu Elise Ast. A la fin de l'office, il l'avait guettée pour la saluer.

- Le docteur m'a prescrit du lait frais. Nous allons en boire à la ferme, lui avait-elle dit en montant dans une calèche. L'homme qui tenait les rênes n'était pas un inconnu pour Kralle, c'était Henri Haegely. Son cheval était parti au trot. Kralle avait fait un rapide calcul : « *de novembre à janvier... grossesse de 2 mois et demi !* »

- Pendant plusieurs jours Kralle essaya de trouver le lien qu'il pouvait y avoir entre la grossesse et l'empoisonnement. Haegely était le mieux placé pour se procurer du chocolat chez Leckermann et de l'acide prussique dans le laboratoire de l'usine. Mais avait-il quelque raison d'assassiner celle qui portait son enfant ? Tobie Gutknecht quant à lui, avait pu être chargé d'administrer à Elise une dose de poison. Mais alors un espion aurait-il laissé traîner des indices accablants? « *Dès que je quitterai le sana, j'irai interroger la mère d'Elise, le portier et Haegely* » dit-il à haute voix.

L'abbé Burgy était décédé la veille et au-delà de la chambre on empilait les blessés. En pleine nuit des hurlements atroces le réveillaient. Il ne s'endormait plus et reprenait le fil de l'enquête. « *Le chocolat peut aussi provenir de chez Ramon Vidal* », concluait-il alors. Pourtant au fil des jours la mort d'Elise devenait dans l'esprit du commissaire, l'affaire Haegely. D'ailleurs il ne pardonnait pas au personnage d'avoir soustrait sa propre Bugatti à la réquisition militaire, Kralle le voulait coupable. Seul, oublié de tous, dans le lit du sanatorium, Kralle se laissait captiver par la figure de Henri Haegely : sexagénaire, riche, homme du monde, amant, et, qui sait, assassin. Pourquoi Elise lui avait-elle donc cédé? Konrad la revoyait sourire de ses dents blanches, petites, écartées. Lorsqu'elle avait quitté la table, le dos cambré, la taille fine, les hanches épanouies, la grâce en personne s'était éloignée. Une colère mêlée de jalousie l'envahissait tout à coup.

Le commissaire s'installait dans une chaise longue, devant la porte-fenêtre, et contemplait des heures durant les cheminées en brique rouge qui s'élevaient au-dessus des toits des ateliers tracés comme les sillons fumants d'une terre fraîchement labourée. A côté du nid de cigogne vide, le bureau central dépassait d'un étage les autres bâtiments. C'était là que travaillait en solitaire Henri Haegely : le meurtre d'Elise aurait-il été l'œuvre d'un jaloux ? Lorsque la nuit se posait sur les tuiles, Kralle croyait voir une rangée de dominos noirs en train de s'écrouler. Il échafaudait hypothèse sur hypothèse. A l'évidence un élément important lui échappait : rien n'expliquait jusqu'à présent l'administration de l'acide prussique et l'exécution de Gutknecht, victime d'une justice expéditive ne permettant pas de classer le dossier ; l'enquête avait été superficielle, le tribunal militaire n'avait même pas jugé nécessaire d'entendre Henri Haegely. Marie Ast, qualifiée de « démente », avait été internée à Rouffach.

- Votre poumon est au repos grâce au pneumothorax, lui expliqua le docteur Müller, si tout va bien les lésions seront cicatrisées d'ici quelques mois.

Quand le médecin quitta la chambre, Goldschmidt, le remplaçant de l'abbé Burgy, lui dit :

- Je rempile ! J'ai voulu rentrer trop vite, ma femme était seule pour tenir la bijouterie.

Vers la mi-février Helle Vogel rendit à nouveau visite à Konrad Kralle. Elle affichait un air grave. Lorsqu'elle ôta le foulard qui enveloppait sa tête, Kralle ne put dissimuler son étonnement. « *Une nouvelle coupe de cheveux ?* ».

- Je fais partie de la société des femmes allemandes, située rue de la Dentsche. Nous avons lancé un appel aux Mulhousiennes afin qu'elles fassent don de leurs cheveux. L'industrie en a besoin pour fabriquer des courroies, du feutre. Je ne fais que donner l'exemple.

- Avez-vous des nouvelles de ma femme ?

- A ce propos, j'ai suivi vos instructions. J'ai rendu visite au fameux Ramon Vidal. Parmi les 20 noms qu'il m'a donnés figure, hélas, celui de votre épouse.

« *Il m'a eu !* » Kralle eut de la peine à contenir son émotion.

- D'après Ramon Vidal, votre épouse ne se privait de rien, ni de viande, ni de farine, ni de sucre, ni du chocolat... de chez Leckermann à Bâle !

- Helle se tut quelques instants, le visage impassible.

- Il y a autre chose, ajouta-t-elle décidée d'aller jusqu'au bout de la vérité. Tenez bon ! Il est de mon devoir de ne rien vous cacher.

- Dites !

- Pour vérifier les dires de Ramon Vidal, il a fallu que j'aie inspecté votre domicile. Je n'ai pas seulement trouvé des denrées alimentaires chez votre épouse, mais aussi un homme, un aviateur français déguisé en franciscain.

Kralle essuya la sueur qui perlait sur son front avec un coin du drap. Après un long silence, il murmura :

- Arrêtez-la !

En voyant le quinquagénaire pleurer d'impuissance et de désespoir. Helle s'assit sur le bord du lit :

- Je mesure votre souffrance, mais je sais que vous n'auriez pas agi autrement. Hissons-nous au-dessus de nos problèmes personnels. Devant votre porte des jeunes de vingt ans se tordent de douleur. Tout notre pays pleure ses morts.

Elle retira de sa serviette un « Certificat d'Honneur au Héros Mort pour la Patrie ». Sur fond or, un ange, walkyrie christianisée, tendait au jeune soldat mourant un rameau de chêne. En tête de ce diplôme était écrit: « Nous devons offrir notre vie à notre prochain (Evang. de St. Jean) ». Et sous l'image figurait le nom d'Alexandre Vogel, de la 4ème compagnie du 4ème régiment d'infanterie de Hanovre. Suivaient la date de sa mort, le 22.8.1914, et la signature manuscrite de l'empereur.

- Nous nous sommes mariés en juillet.... Monsieur Kralle, nous devons nous battre...

- Eugénie, est-elle devenue folle ?

Kralle se cachait le visage dans le drap.

- A Berlin des ouvriers font la grève dans des usines de

munitions, ils veulent la perte de leur patrie.

- Mais Eugénie ?

- Elle est Alsacienne !

- J'aurais mieux supporté sa mort !... Pourrais-je la rencontrer ?

- Vous connaissez la rapidité des tribunaux militaires, elle a été condamnée à cinq années de réclusion. La prison des femmes à Mulhouse est transformée en hôpital militaire. Madame Kralle a été transférée à Kassel...

- Et Willy ? s'écria Kralle d'une voix inquiète. Il va rentrer à Pâques. Il faut à tout prix avertir la tante Lotti.

Avant de quitter le sanatorium Helle Vogel rassura Konrad Kralle

- Je ferai le nécessaire. Elle viendra vous rendre visite, c'est promis !

Kralle fixait l'usine. Cela calmait son angoisse. Il avait repéré l'emplacement de la sirène: à deux heures précises, durant quelques secondes, fusait un panache de vapeur, sa voix enrouée annonçait la fin du travail à l'équipe du matin. Lorsqu'il voyait le tramway emporter les ouvriers vers Mulhouse, l'envie le prenait de s'éclipser, d'aller visiter sa maison avec l'espoir de découvrir un message d'Eugénie, un ultime signe. Eugénie était d'une nature méfiante, égoïste et Konrad Kralle ne s'expliquait pas l'attitude de sa femme : un aviateur déguisé en franciscain! Aurait-elle subi l'influence du père Justin ? Combien de fois, en rentrant du travail, n'avait-il pas vu des mégots écrasés au fond du cendrier !

Une compagnie de soldats, casqués, havresac au dos, fusil sur l'épaule longeait les rails du tramway. Des camions bâchés, traînant des canons, les dépassaient. « *Aujourd'hui ils croient défendre leur patrie. Demain je les entendrai hurler derrière la porte. Et moi j'ai cru épouser une jeune paysanne, j'ai cru en l'Alsace...* »

Lorsqu' Eugénie lui avait été présentée, elle n'avait pas fait de révérence, mais s'était empressée de remplir la mesure de lait. En se penchant au-dessus du bidon le sein droit s'était échappé du bonnet visiblement trop grand. Ce n'avait pas été de la provocation, mais de la maladresse. Elle avait rougi de honte. Pour s'amuser, il lui avait posé une colle en calcul mental. Eugénie s'était fâchée.

- La prochaine fois je vous montrerai mes bulletins...

Le commissaire était revenu chaque dimanche. Souvent Willy l'avait accompagné. Eugénie avait séduit l'enfant en le faisant monter sur un veau. Une autre fois, elle avait attelé la calèche pour une promenade le long de l'Ill. Willy avait tenu les rênes et imité la

voix grave de son père pour parler au cheval. Konrad Kralle avait découvert les terres dont avait hérité Eugénie. Le long d'une allée de peupliers il avait pris sa main :

- Willy s'amuse de si bon cœur avec vous, Eugénie. Je voudrais vous épouser. Vous ne manquerez de rien. Je gagne actuellement 4000 marks par an !

Des larmes avaient roulé sur les joues roses d'Eugénie : les paroles de la tante Lotti avaient résonné dans sa tête : « La sécurité n'a pas de prix, tu seras considérée comme une dame, tu voyageras... A sa mort tu seras jeune et tu profiteras de sa pension... »

Pour fêter les fiançailles Konrad Kralle avait invité tante Lotti et Oncle Herbert à dîner à l'Agneau d'Or.

- Tu la livres à un Prussien... Ne compte pas sur ma présence ! avait protesté Herbert.

Jamais tante Lotti n'avait mangé tant de cuisses de grenouilles. Le commissaire avait commandé une deuxième bouteille de Riesling, puis des tartes aux myrtilles. Il avait essuyé sur la bouche d'Eugénie la petite moustache bleue laissée par les fruits, puis il avait demandé la permission de fumer avant de retirer de son étui en cuir le fume-cigarette en écume de mer et ambre cerclé d'or. Lotti avait découvert un homme raffiné.

Quelques mois plus tard, sur la place Saint-Marc à Venise, dans les lueurs rougeoyantes d'un soir de mai, Konrad avait voulu connaître l'air préféré de sa femme pour le faire jouer aux musiciens, pendant qu'ils buvaient un café.

- Dr Hans im Schnockaloch... (Chant populaire alsacien à valeur d'hymne « national »)

Konrad n'avait pas insisté et sur sa demande on avait interprété l'ouverture de la Traviata. Dès les premières mesures Konrad avait pâli : Elsa était revenue. Dans la gondole noire, habillée de velours rouge, Eugénie s'était senti comme une perle exposée dans son écrin. Konrad avait fermé les paupières pour mieux remonter le temps. Dans la chambre 88, donnant sur le grand canal, où Elsa et Konrad s'étaient aimés, trônait, sur la commode, un bouquet de roses. Eugénie les regardait, émerveillée.

- Dix-neuf roses ? Tu t'es trompé, j'ai dix-huit ans !

Pour toute réponse, Konrad l'avait embrassée. Les roses s'étaient épanouies et distillaient dans la chambre le parfum d'Elsa. Penché sur le rebord de la fenêtre donnant sur le grand canal, Konrad avait contemplé longuement la nuit. Les perches des gondoliers peinaient dans les reflets des eaux épaisses et lourdes. Les esquifs noirs

avaient amené d'autres couples ivres vers cette destination, toujours la même, l'étreinte heureuse. La lagune avait exhalé une odeur fade, écœurante. Le lendemain, il avait dit à Eugénie :

- Nous rentrons ! Je n'arrête pas de tousser, je suis malade de Venise...

- Je veux rester ! J'ai vendu un beau terrain pour notre lune de miel...

Dans la voiture-lit qui les avait ramenés à Mulhouse, Eugénie avait souvent essuyé des larmes. Malgré lui, Konrad avait été ému. La crinière rousse, la peau laiteuse au reflet bleuté, les sourcils invisibles soulignés à la sanguine, la fraîcheur de ses 18 ans, la rosée de ses larmes, sa bouche tremblante avaient eu raison de son apparente indifférence. Le train s'était jeté dans la nuit du Simplon : cris, grincements, halètements de la locomotive se confondaient dans le ventre de la montagne. « Traverser des pays, ne plus savoir où l'on est ! » Entre ses doigts les contours s'étaient déplacés, modelés. Sur les rails qu'il avait jadis lui-même posés, dont il connaissait l'écartement, le patin, le champignon, l'âme, il avait repris confiance, possession de ses moyens. De vastes rondeurs avaient jailli du corset, l'avaient comblé. Eugénie l'avait mordu à l'oreille. Lorsque le train était sorti du tunnel et entré en Suisse, le mariage était consommé.

Quand les brancardiers emmenèrent Goldschmidt à la morgue, Kralle pensa qu'il serait la prochaine victime.

- Vous avez pris deux kilos, lui répliquait l'infirmière, c'est plutôt bon signe.

Ces paroles le réconfortaient. Mais chaque nuit le rejetait en enfer : le silence amplifiait les cris stridents et les longues plaintes des soldats qui agonisaient. De violentes explosions faisaient trembler les vitres. Des éclairs de feu jaillissaient à travers les volets. Il s'accrochait aux barreaux de son lit et enfouissait son visage dans l'oreiller. A l'aube, alors qu'il allait s'endormir, les brancardiers installèrent deux hommes encore anesthésiés dans les lits restés vides.

- Des officiers ! dit le brancardier pour rassurer Kralle qui fixait d'un air ahuri la jambe amputée de l'un des soldats et le buste emmaillotté de l'autre. Le cul-de-jatte, par moment, hurlait d'une voix éteinte des ordres à son bataillon. Son voisin modulait son râle en ronflements, en gargarismes de glaire.

- Il va s'étouffer ! cria Kralle en allant chercher une infirmière. Quand il atteignit le rez-de-chaussée, il dut enjamber les blessés.

- On les ramène de Burnhaupt, d'Aspach, lui dit une religieuse

qui allait de soldat en soldat.

- Tournez-le sur le côté, et il ne ronflera plus.

De retour dans la chambre, il tira, poussa, puis immobilisa son voisin sur le flanc gauche. Il râla une bonne heure, puis se tut définitivement. Ce brutal arrêt fut encore plus insupportable à Kralle : quelqu'un venait de ravir le souffle à ce corps. Dans le silence de la pièce une présence invisible le harcelait, quelqu'un, qui à tout moment pouvait lui prendre sa vie. La mort ne voulait plus quitter la chambre. Elle paralysa Kralle jusqu'à ce que le cri à peine articulé du cul-de-jatte, vienne l'arracher à son angoisse.

- A boire ! A boire

Les épais coussins de neige posés sur les branches des pins entourant le sanatorium, diminuaient chaque jour. Les aiguilles pleuraient. Kralle revenait de la salle de soins où le docteur Müller lui avait insufflé la dose d'azote hebdomadaire dans la cavité pleural. Il ramenait aussi une nouvelle feuille quadrillée pour le relevé de sa courbe de température. Avant d'atteindre sa chambre une toux ni sèche, ni grasse mais insistante le secoua. Kralle mit alors en doute les paroles du médecin qui lui parlait d'amélioration, de repas à prendre au réfectoire, et même de promenades dans le parc. Cécile, une fille de salle, faisait le lit d'Hermann lorsqu'il pénétra dans la chambre. Elle lui demanda de l'aider à tirer les draps. En prenant appui sur ses deux mains et sur sa jambe valide le capitaine souleva son corps tandis qu'ils tendaient le tissu sous lui. Puis chacun de son côté le borda. Tandis que Kralle serrait le thermomètre sous l'aisselle, Cécile, assise à côté de lui, prenait son pouls d'une main, l'autre tenait un sablier.

- Le temps de gober un œuf ! disait-elle en riant.

Kralle voyait fondre la blouse blanche comme la neige sur les rameaux palmés des pins. Il aurait gobé les lèvres de celle qui comptait les battements de son cœur.

- 37,9 ! La séance d'insufflation vous a fatigué. N'allez pas au réfectoire, je vous servirai ici. *« Serait-ce le signe d'une amélioration? Buste, mains, hanches imprenables ! La fille de salle devenait femme. »*

Un matin, alors qu'il aiguisait la lame de son rasoir devant le lavabo, son regard surprit deux gros oiseaux dans le miroir. Ils tournoyaient au-dessus de l'usine Haegely.

- Les cigognes !

Hermann se dressa sur le lit pour scruter le ciel pardessus le parapet.

- C'est le printemps ! dit-il. Comment font-elles pour retrouver leur nid ?

Le visage de Kralle s'assombrit : « *Et Pâques approche ! Qui va s'occuper de Willy ?* ». Le jour-même il écrivit à tante Lotti. Cécile qui habitait à Mulhouse alla lui remettre la lettre. Deux jours plus tard Lotti lui rendit visite. Elle portait un chapeau avec une voilette et ne s'approcha pas de Konrad Kralle.

- Ça ne s'attrape pas comme ça ! Lui lança-t-il quand elle refusa de lui serrer la main.

Lotti retira un mouchoir de sa poche et le garda devant sa bouche durant toute la conversation

- A l'étable nous avons eu la tuberculose ! Plusieurs bêtes sont mortes par contamination.

Puis elle supplia Kralle d'intervenir pour Eugénie et lui promit de s'occuper de Willy. En quittant la chambre à la hâte, elle lui remit trois œufs qu'elle portait dans son sac.

- Celle qui vous remplace est venue compter mes poules, je dois livrer 30 œufs par poule et par an.

Pour couper court Kralle se mit à tousser. Elle prit à peine le temps de le saluer. Le commissaire et le capitaine gobèrent chacun un œuf : avec une épingle à nourrice ils percèrent les deux extrémités. Par petits paquets Kralle aspirait le blanc glaireux, puis le jaune onctueux vint envahir sa bouche. Chez sa tante à Königsberg, il gobait en cachette les œufs tièdes quand les poules caquetaient encore.

- Ne brisez pas la coquille ! dit-il à son voisin, je vais les décorer pour les Pâques de mon fils.

Il mit de côté pour Cécile le troisième œuf dans un tiroir d'où il retira un bloc de feuilles. Il recommença plusieurs fois la lettre qu'il adressa au Freiherr von Libstein vom Geheimen Oberregierungsrat. Il y faisait appel à sa bienveillance.

Kralle prit l'habitude de venir s'asseoir sur le banc devant les poiriers en espalier. De là il voyait scintiller le soleil dans la cascade de la Doller, la cigogne sur une patte, piquée dans le pré, les peupliers, le train glissant sur la ligne d'horizon vers Mulhouse, le tramway rouge et jaune longeant la route où circulaient des convois militaires. Mais au premier plan à sa gauche, les toits asymétriques de l'usine Haegely, une pente douce jusqu'au faite coupée par une chute raide et courte, l'obsédaient : il en comptait 45 et il lui semblait qu'à chaque moment l'ensemble pouvait s'effondrer comme un château de cartes. De cette multitude de toits accolés les uns aux

autres, comme si l'un voulait sauter par-dessus l'autre, émergeait une cheminée. Elle entraînait son regard vers le ciel, jusqu'au paratonnerre qu'on devinait à peine. Konrad Kralle ne se lassait pas de fixer cette tour ronde, rouge, lisse, arrogante faite de millions de briques et parfois empanachée. Les cigognes s'étaient posées sur une cheminée un peu moins haute. Henri Haegely l'avait fait mettre hors service par égard pour les oiseaux qui avaient choisi son usine.

En ce lundi 25 mars, sur ordre de l'empereur on pavoisa la façade en l'honneur des victoires en Flandres, en Champagne, en Lorraine.

- A l'usine Haegely, ne saute pas avant l'arrêt complet !

Lotti donnait les derniers conseils à Willy, en attendant l'arrivée du tramway. Les roues d'acier gémissaient dans le virage. Le N. 6 apparaissait, l'indicateur de destination affichait Haegely. Willy grimpa seul dans la voiture motrice, Lotti remarqua qu'il avait un trou dans les culottes qui descendaient jusqu'à mi mollet. Elle avait seulement eu le temps de repasser le col-marin.

Son père l'attendait à l'arrêt. Il portait un canotier et un costume anthracite à rayures grises, la chaîne en or sortait de la poche du gilet. Willy allait se jeter à son cou, mais Konrad le tint à distance.

- Dans trois ou quatre mois, je serai guéri.

- Ton sifflet, papa !

Willy souffla de toutes ses forces dans le tube en ébène. Le père vit les joues maigres se gonfler. La petite bille crépitait à l'intérieur. Au lieu de remonter l'allée bordée de sorbiers qui menait au sanatorium, ils empruntèrent un chemin recouvert d'herbes tendres en direction de la forêt de Bierbach. Une cigogne se promenait très dignement dans les eaux printanières. Quelques vieilles femmes se baissaient de temps à autre pour ramasser un pissenlit. Ils arrêtaient leur progression là où la terre était imbibée d'eau. Des saules couraient à travers l'espace transformé en un miroir liquide où se noyait le ciel. Cette ligne noire d'arbres permettait de situer le chemin champêtre qui liait Bierbach à Laflèche. De la forêt ils n'eurent ce jour-là que le chant du coucou entrecoupé de tirs et d'explosions car au-delà des arbres émergeaient les Vosges et le sommet du Vieil Armand se dressait en face d'eux.

- Ils m'ont volé les cartes postales, la boîte de sardines de maman...

Willy cacha son visage contre l'épaule de son père.

- Je n'y retournerai plus jamais... plutôt mourir !

Konrad serra longtemps son fils contre lui. Quand Willy ouvrit

les yeux il surprit des larmes sur les joues de son père qui fixait le lointain. Le soleil se rapprochait de la crête du Rossberg. Dans une heure la nuit allait tomber. Ils rebroussèrent chemin. La cigogne les dépassa.

- Papa, je suis grand !... Tu ne m'as jamais raconté comment je suis né ! L'histoire des cigognes, c'est pour les enfants. Parle-moi de ma vraie maman !

Konrad resta pensif.

- A Pâques, quand tu reviendras, nous parlerons d'elle ! Derrière la vitre du tramway Willy tendait cinq doigts.

- Dans cinq jours ! C'est Pâques !

L'unique cloche rescapée de l'église de Bierbach invitait les fidèles aux vêpres de Pâques. Konrad n'emmena pas son fils à l'office. Il fit sa promenade quotidienne en compagnie de Willy. La lumière, la douce tiédeur de l'après-midi, les pâquerettes qui envahissaient le chemin, la présence de Willy appelaient d'autres moments heureux.

- Si Je n'avais pas eu besoin de bureaux et de chaises, tu ne serais sans doute pas là ! Je ne serais pas allé à la prison d'Ensisheim... Monsieur Breymann, ton grand père, louait le travail soigné des prisonniers et m'invita à dîner ! C'était en 1895 ! Après le repas, Elsa s'était mise au piano... Je suis souvent retourné chez eux et le soir, quand je reprenais le tramway pour Mulhouse le charme d'Elsa m'accompagnait. Mais je n'aurais jamais osé croire qu'un jour elle deviendrait ma femme et toi notre fils.

- Le charme ! Qu'est-ce que c'est ?

- Ses yeux du même bleu que les tiens, son sourire, sa voix, ses cheveux aussi blonds et fins que les tiens. Le charme, c'est tout ce qui d'elle, me plaisait, au point de ne plus pouvoir l'oublier...

- Continue !

- Le jour de ses dix-neuf ans, elle portait un corsage de soie bleue, avec un décolleté orné de dentelles. Elle était coiffée d'une rose qui avait la couleur de ses pommettes. Monsieur Breymann déboucha une bouteille de champagne et chaque invité passa son bras à son voisin de table. Elsa était ma voisine. Nous avons trinqué et bu enchaînés. Un prisonnier qui avait droit aux gâteaux et aux cigares avait pris place au piano et joua des valses.

- J'ai la tête qui tourne, me dit ma cavalière. Devine qui était ma cavalière ?

- Maman !

La cloche du sanatorium tintait. C'était l'heure des soins.

- Papa, je ne veux pas rentrer !
- Je t'ai préparé un cadeau !
- Ça m'est égal !
- Pas ce cadeau-là ! Avec lui tu ne seras plus jamais seul et tu pourras rentrer !

Konrad défit de la chaîne de sa montre un petit boîtier en or, Il en ouvrit le couvercle serti d'un rubis.

- Willy, regardes !
- Maman !

Assis derrière la vitre du tramway, Willy fixait la photo de sa mère. Le soleil s'enfonçait derrière les Vosges. Peu à peu le couchant se métamorphosait en un merveilleux rubis dont Willy détenait un éclat sur le couvercle en or. Willy guettait le mouvement des lèvres, le clignement des yeux. Tout à coup, dans le grincement des banquettes, dans le gémissement des roues, il entendit sa mère lui dire : je t'aime.

Lorsque son fils fut parti, Kralle ne regagna pas immédiatement sa chambre. Une force invisible lui étreignait le cœur.

« Je suis mort ! Je me promène avec ma dépouille... Ma vie n'aura duré que le temps d'Elsa ! Elsa... »

*Comme Venise et la mer
Nos souffles nous scandent
Le ressac de ta voix me hante
Tes bras liquides serpentent
Dans la chair rose des palais...*

Le bouquet de dix-neuf roses trônait sur la table de la chambre à coucher. Le canotier avait remplacé le casque à pointe, les bras d'Elsa la ceinture de cuir noir. Je ne regardais plus ma montre, Je vivais à l'heure d'Elsa. Tout fut si rapide ? Si injuste... »

Kralle se tourna subitement vers l'usine et l'apostropha :

- Je t'aurai, toi là-bas ! Grand et intouchable Haegely, tu seras ma dernière œuvre. Me mesurer avec toi... Assassin !

Grâce à Cécile, Kralle apprit que la personne qui s'occupait de la stérilisation des crachoirs était une fille illégitime de Haegely.

- Elle s'en vante... Elle est un peu simplette...

A l'aide d'une poulie fixée au plafond, Elise Waldmann retirait le panier à quatre étages surchargé de flacons et de crachoirs du grand bac cylindrique. Dans la vapeur qui inondait la pièce, Kralle aperçut la jeune femme, en blouse blanche avec un chignon un peu

défait. Elle tournait la manivelle jusqu'à ce que toutes les pièces stérilisées fussent hors de la cuve, En voyant Konrad Kralle, elle laissa les plateaux suspendus en l'air et s'approcha de lui.

- C'est bien vous, Elise Waldmann ?

- Oui ! Et vous le commissaire ?

- Justement, j'aimerais vous poser quelques questions... J'ai un faible pour le prénom Elise ! C'est votre mère qui l'a choisi ?

- Faux ! Mon père !

- Monsieur Waldmann ?

Elise éclata de rire.

- Haegely ! Un commissaire qui ne sait pas ça !

- Mais alors ?

- Oui ! Et je ne suis pas la seule ! Dans ma classe, il y avait cinq Elise. Chacune avait sa gourmette ! Je ne pouvais plus la mettre, je l'ai troquée chez le juif de Habstatt, c'était de l'or !

Kralle venait de trouver une piste.

Le lendemain, il guetta le curé Eilig de Habstatt. Il l'avait aperçu quelques fois en porte-Dieu, le viatique dans une pochette de velours violet, accrochée autour du cou. Il s'était agenouillé à son passage.

- Vous prêchez la vérité ! Celle que je recherche est plus modeste. Mais elle compte aussi, surtout lorsqu'il s'agit du meurtre d'une innocente.

- De qui ?

- D'Elise Ast !

- Il y a quatre mois que nous l'avons enterrée.

- La vérité, vous la taisez !

- Tout le monde sait qu'elle attendait un enfant...

- De qui ? demanda Kralle pour sonder la bonne foi du curé.

- Je suis lié par le secret de la confession.

- De Haegely !...Ma vérité n'a rien à voir avec la Révélation, il me faut des preuves. Vous pouvez m'aider grâce au registre des baptêmes.

Un garçon en sabots vint trouver Kralle quelques jours plus tard. Dans un cabas il portait le registre des baptêmes de Habstatt.

- Monsieur le curé m'a dit d'attendre et de tout rapporter.

Le garçon avait des furoncles au visage et les doigts de sa main bandés avec des bouts de chiffons sales. Il s'allongea sur une chaise longue pendant que Kralle consulta le livre : Ast Elise baptisée en 1896... Il nota toutes les Elise avec leur nom de famille, six Elise en 1898, neuf en 1899, treize en 1900, puis vint une accalmie. Le prénom de François était aussi très fréquent. Elise Waldmann en 1897. « Avec la gourmette gravée au nom d'Elise Haegely imposait

donc le prénom ! Qui aurait refusé de l'or ? » Après le départ du garçon, Kralle alla s'asseoir face aux ateliers détruits par des obus : il se voyait en train d'interroger, une à une toutes les mères des Elise.

« Mais alors, si tout cela est vrai, Elise Ast pourrait bien être sa fille et l'inceste justifierait le meurtre. Pourtant Marie et Arthur Ast ont tout aussi bien pu choisir eux-mêmes le prénom d'Elise. Je n'ai pas trouvé de gourmets chez eux. »

Les événements ne permirent pas à Konrad Kralle de quitter le sanatorium pour rencontrer les mères des « Elise » ou Haegely en personne. Deux canons montés sur wagons circulaient entre la gare du Nord et Bierbach en tirant sur Masevaux. La riposte française s'intensifiait et des obus tombèrent sur la gare et d'autres sur les ateliers de l'usine. On parlait d'une grande offensive de l'armée française. Il était même question d'évacuer la ville de Mulhouse.

Fin octobre, le docteur Müller convoqua Konrad Kralle pour lui annoncer que la guérison était en bonne voie

- Je ne vous chasse pas, je vous donne votre autonomie pour le cas où il vous il faudrait rapidement quitter l'Alsace. Evitez de prendre froid et de vous surmener.

Kralle s'en retourna chez lui à Dornach. Tout au long de la rue de la Colline, il eut l'impression qu'on l'épiait derrière les rideaux des fenêtres : il frôla les clôtures. A distance il prépara la clef pour disparaître rapidement dans le jardin. Abrité par les sapins argentés, il remarqua la pelouse envahie par les hautes herbes et la façade verte aux volets clos. Son cœur battit violemment lorsqu'il pénétra à l'intérieur : il visita les chambres une à une. L'odeur de renfermé dominait. Dans la petite pièce mansardée, il découvrit les traces de l'aviateur franciscain : des mégots, une pomme en train de pourrir, de l'urine desséchée au fond du pot. Son bureau avait été inspecté. *C'est l'œuvre de ma remplaçante ! Doutait-elle de moi ?* Dans la chambre à coucher les deux lits jumeaux Louis XV étaient défaits. *« Coucherie! »* pensa-t-il, le cœur plein d'amertume.

Pendant trois jours, Kralle resta enfermé chez lui. Le quatrième, il mit son uniforme et s'en fut au commissariat. Dès qu'il eut franchi le portail, un groupe de garçons qui le suivaient à dix mètres, entonna : « Ma packt d'r Schwob am Kraga, setzt'na uf a Waga, fiert'na ewer d'r Rhi, denn s'Elsass esch net si. » (On attrape le boche par le col, on le met dans une voiture, on le mène de l'autre côté du Rhin, car l'Alsace n'est pas à lui). Kralle fit semblant de ne pas les entendre. Un peu plus bas, le cortège d'un enterrement

traversa la rue de la Colline et l'obligea à attendre.

- Sale Prussien ! cria une femme.

Une autre quitta les rangs pour venir lui cracher sur les bottes.

- On ne veut plus te voir !

Il fit demi-tour et s'enferma chez lui. Le soir à la tombée de la nuit, il allait dans le jardin cueillir des coings, des pommes.

Dès lors il guetta le retour d'Eugénie. Dans sa solitude, il monologuait et quelquefois s'adressait à elle en la menaçant. Un matin des cailloux heurtèrent les volets. Des cris montaient de la rue. Kralle grimpa jusqu'au grenier et jeta un coup d'œil par la lucarne.

- Dehors ! Dehors ! scandaient les gens attroupés devant la maison. Sur une pancarte qu'ils brandissaient, Kralle lut :

« EVACUATION IMMEDIATE DES PAYS ENVAHIS »

Les manifestants poursuivirent leur chemin. Soulagé Kralle comprit qu'ils faisaient la tournée des résidents allemands pour les avertir de l'urgence de quitter l'Alsace. Des gens faisaient la queue devant la droguerie : ils venaient acheter des couleurs pour ajouter au blanc de leurs draps le bleu et le rouge. Coiffé d'un feutre noir, habillé en civil, Kralle se dirigea vers la gare de Mulhouse. Dans sa valise il emportait l'uniforme et dans le porte-chapeau son casque à pointe. Son écharpe de soie blanche débordait du manteau noir. Avant de quitter la maison, il avait laissé sur la table de nuit un petit mot pour Willy et sa nouvelle adresse qu'il avait découpé dans un journal : un foyer catholique à Fribourg. Dans le hall de la gare s'entassaient des militaires. Ils étaient prioritaires. A la une des quotidiens il lut :

« L'EMPEREUR A PRIS LA FUITE »

Kralle dut attendre deux jours avant de trouver une place dans le train qui allait le mener à nouveau de l'autre côté du Rhin.

Le 31 décembre 1918, le commissaire quitta le foyer à cinq heures. La nuit tombait déjà. Pour rien au monde il n'aurait fêté la Saint Sylvestre avec ses compagnons de dortoir et de réfectoire. La veillée de Noël avait été lugubre. Coiffé de son feutre noir, enveloppé dans son manteau il s'arrêta devant le théâtre comme un homme du monde. A l'affiche figurait La Chauve-Souris. A quelques mètres de là des enfants rasés se battaient pour obtenir une louchée

de soupe que distribuait l'Armée du Salut. Au guichet de la caisse du théâtre, il hésita un instant puis demanda deux places. Un chariot chargé de deux tonneaux de cornichons stationnait devant la cathédrale. Kralle en acheta un et le croqua en continuant son chemin. « Aux Tilleuls » il alla retenir une chambre et une table pour dîner. Après avoir bu un Römer de Riesling, il se sentit d'attaque pour aller cueillir une de ces filles qui se prostituaient pour manger à leur faim. L'une d'elle était assez présentable dans son manteau de fourrure. Avant de s'approcher d'elle, il avait sorti une pièce d'or de sa doublure.

- Le nouvel an se fête à deux !

Dans, la rue Louise passa son bras autour de la taille de Konrad. Quand ils eurent mangé et bu le cognac, il était déjà trop tard pour aller au théâtre. Dans le lit Louise chantonna des airs de la Chauve-Souris : « Brüderlein und Schwesterlein. ». Lorsque des coups de feu éclatèrent dans la rue, elle sursauta de peur.

- Premier janvier 1919 ! murmura Konrad.

Ce jour-là, des cortèges de manifestants sillonnèrent sans trêve la ville. Les uns criaient des slogans antimilitaristes. D'autres distribuaient des tracts :

« TRAVAILLEURS ALLEMANDS AU TRAVAIL ! »

Un mendiant cul-de-jatte portait une inscription sur la poitrine :

« AU FRONT LE 25 JUILLET 1918 »

Le pouvoir était vacant. L'argent faisait la loi. Mais des forces nouvelles se mettaient en place. Dans le Vorwärts Kralle pu lire : « Qui nous protège du bolchevisme et de la terreur ? Nous engageons les sous-officiers, les soldats revenus du front, ceux de la police pour protéger le pays et son avenir avec les armes. Que se présentent seulement ceux qui ont le cœur au bon endroit ! Chez nous, vous serez hébergés et payés. Bureau de recrutement : Viktoria-Luise Platz 4 Berlin. » « *Payés ! Mais mon avenir dépend des clauses du Traité de Versailles !* » Dans certains journaux on annonçait qu'en tant qu'époux d'une Alsacienne il pourrait opter pour la nationalité française. « *Revoir Willy ! Ne plus être seul et même supporter Eugénie.* »

Une lettre de son fils le fit changer d'avis : Eugénie venait d'être décorée de la légion d'honneur lors de l'inauguration de la rue du

Vieil Armand. Une coupure du journal de Mulhouse relatait la manifestation :

- Comment avez-vous pris votre décision ? avait demandé le journaliste.

- Certes, un problème de conscience s'est posé à moi, mais sauver un homme qui risquait sa vie pour les Alsaciens comptait plus que tout !

- C'était une situation cornélienne ! Comment votre époux l'a-t-il vécue ?

- Il est intervenu auprès des autorités allemandes pour demander ma libération. J'aimerais tant qu'il soit là pour partager ma joie.

- A-t-il l'intention de revenir vivre en Alsace ?

- Son désir le plus vif, est d'être de retour pour la naissance de notre enfant. En ce moment, il attend les conclusions du Traité de Versailles afin de connaître ses droits.

Le lendemain Kralle se rendait à Berlin.

Reinhold Breymann, le frère cadet du père d'Elsa, habitait la capitale. Il vivait seul avec une servante et fut heureux de recevoir chez lui le commissaire Konrad Kralle. Reinhold Breymann avait derrière lui une longue carrière de diplomate et avait gardé certains tics de ce métier: un monocle, un porte-cigare, une voix qui mettait l'interlocuteur en confiance. En ces premières heures de 1919, ils évoquèrent les souvenirs familiaux en buvant le vin chaud à la cannelle et en croquant des gâteaux secs.

- Vous avez vu les manifestants ? Avec leurs grèves ils nous ont déjà fait perdre la guerre, ils sont de plus en plus forts, il faut les arrêter avant qu'il soit trop tard ! ...Ebert, Scheidemann, Landsberg, meurtriers ! criaient ceux qui accompagnaient les marins tués au cimetière. Et à leur tour les contre-manifestants : A bas la dictature ! A bas la Ligue Spartakus !... Mon cher Konrad, il faut agir ! Serait-ce la providence qui vous envoie chez moi ? Voilà trois jours que je cherche un homme que personne ne connaît à Berlin et, bien sûr, qui soit entièrement dévoué à notre cause. Serait-ce vous, cher commissaire ?

Lorsque le Freiherr von Solothurn vit apparaître Konrad Kralle, il bondit de colère, mais il se maîtrisa aussitôt :

- Herr Kommissar ! L'uniforme n'a plus cours. Avec votre casque à pointe on vous repère de loin. Je me cache ici, rien ne doit attirer l'attention des bolchevistes. Une page d'Histoire est définitivement tournée, nous sommes en train d'écrire la suivante. Herr Kommissar,

il ne faut pas que l'Histoire nous échappe. M. Breymann m'a mis au courant, votre santé est fragile. Mais la mission qui va vous être confiée quoique de la plus haute importance, ne nécessitera aucun effort physique.

Freiherr von Solothurn invita Konrad Kralle à aller se choisir d'autres habits dans sa chambre à coucher. Celui-ci réapparut avec un par-dessus bleu nuit et un feutre gris clair. Freiherr von Solothurn lui tendit une lettre cachetée contenant le mot de passe.

- Vous la remettrez demain au général Maerker, au camp de Zossen. Je vous demande d'oublier notre rencontre jusqu'au jour de la Victoire.

Le 4 janvier Kralle se rendit au camp de Zossen situé à l'extérieur de Berlin.

- Je suis de la police, dit-il en remettant le mot de passe au général Maerker.

- Ici tous les hommes sont sous mes ordres et tous sont des volontaires, comme vous, je suppose ?

Kralle acquiesça. Des dizaines d'officiers discutaient par petits groupes dans la salle. Le général Maerker agita une clochette et tous se turent en se tournant vers lui

- Herr Kommissar Konrad Kralle, ici présent, attaché aux renseignements, va prêter serment !

Kralle eut un instant d'hésitation.

- Je pensais qu'on vous avait mis au courant de nos règlements.

Il leva la main droite un peu à contre cœur et répéta devant l'assemblée :

- Je prête serment d'être fidèle au gouvernement provisoire du chancelier Ebert jusqu'à ce que l'assemblée nationale ait constitué un gouvernement définitif.

Le général Maerker présenta Konrad Kralle au capitaine Pabst :

- Je suis attaché aux renseignements. Je suis chargé de vous mettre au courant de votre mission, Vous avez deux atouts, vous parlez français et personne ne vous connaît dans la place.

Kralle suivit le capitaine Pabst qui allait et venait le long d'une suite de fenêtres en arc de cercle donnant sur le vaste terrain de rassemblement de la caserne.

- Il s'agit de rentrer en contact avec une certaine Margot, de gagner sa confiance, de la sonder, bref de s'assurer qu'elle mérite bien les deux mille marks en or que nous lui avons promis. Elle prétend recevoir la visite de nombreux meneurs.

Le capitaine Pabst se mit à sourire tout seul et ajouta :

- Herr Kommissar, avec le cul on attrape tout le monde, c'est pourquoi je suis optimiste!

A travers la vitre Kralle vit plusieurs voitures arriver. Deux civils en descendirent. Le général les accueillit. Un cri retentit et tous les soldats rangés sur la pelouse se mirent au garde à vous. L'homme qui portait un feutre et un pince-nez s'adressa aux recrues.

- C'est le ministre Noske ! Et l'autre, vous l'avez reconnu ? C'est le chancelier Ebert à qui vous venez de prêter serment. Des bribes de discours atteignaient les oreilles de Kralle :

- ... enfin de vrais soldats...

- Tous deux viennent s'assurer du soutien de nos hommes. Il est à toute épreuve. Autour de Berlin quatre-vingt mille soldats attendent de recevoir l'ordre de nettoyer la capitale. Mais nous voulons éviter un bain de sang. Ils n'interviendront qu'en dernier recours, grâce à vous, Herr Kommissar, car votre travail consiste à nous livrer les têtes de l'insurrection. Il faudra agir très vite. Que les responsables payent et tout rentrera dans l'ordre.

Kralle remonta la Siegesallee en traversant le Tiergarten jusqu'à la Porte de Brandebourg. Une brume glacée étouffait la ville. Le quadrigé semblait surgir d'un vieux rêve : « *Allée de la victoire... sans victoire! Arc de triomphe... sans triomphe ! C'est la défaite qui m'a amené ici. La défaite me pousse à des engagements qui me dépassent...* » Des silhouettes noires couraient, des groupes armés traversaient l'allée. Un camion rempli de soldats et de civils brandissant des fusils frôla Kralle qui s'engageait dans la Friedrichstrasse. Kralle dépassa la gare puis traversa la Spree. Face à face, deux aigles surmontées d'une couronne dorée, émergeaient du parapet en fer forgé. Kralle s'approcha de l'oiseau emblématique : des toiles d'araignée tendues entre les serres et les plumes perlaient de rosée. La brume montait des eaux, assaillait les ailes déployées, siégeait dans leur envergure. La brume entraînait dans les poumons de Kralle qui appliqua son mouchoir sur la bouche pour se protéger.

Maintenant les coups de fusil résonnaient au loin. Kralle s'arrêta devant le 112a de la Friedrichstrasse. Une borne en fer dont l'extrémité représentait une tête de lansquenet menaçant, se dressait à gauche du portail, Kralle pénétra sous le porche, s'avança jusqu'à la cour intérieure, puis revint sur ses pas, pour s'engager dans l'escalier qu'il avait repéré dans le passage couvert. Il tenait la rampe en bois, les marches grincèrent. Au premier palier, il fit une halte pour vérifier si le revolver que le capitaine Pabst lui avait donné, était bien chargé. « *Je n'ai plus rien à perdre !* » Au deuxième étage, il tomba

sur l'appartement sans nom. En imaginant sa fin, il sonna machinalement. Une jeune femme entrouvrit la porte. Des boucles blondes en tire-bouchon tombaient sur ses épaules. Elle portait un peignoir rose et fixait Konrad Kralle de ses yeux gris.

- Je viens prendre possession de la chambre qu'on a louée chez vous, dit-il en dépliant un reçu de deux milles marks en or.

- Quel plaisir d'entendre quelqu'un parler français ! Je m'appelle Margot, suivez-moi !

Sur la tapisserie rose et fleurie, au-dessus du lit en métal était accroché un tableau montrant un homme en train de délayer le corset d'une femme.

- Voilà votre chambre avec la saillie qui donne sur la Friedrichstrasse.

Elle emmena Kralle dans l'avancée vitrée.

- Que l'on vienne de droite ou de gauche rien ne peut vous échapper.

Lorsque Kralle fut seul, il éclata de rire : « *Me voilà logé dans un bordel !* »

Le lendemain vers onze heures on frappa à sa porte. Kralle bondit sur son revolver. C'était Margot qui lui apportait une paire de saucisses avec du pain et des tracts qu'on distribuait dans la rue.

IL Y VA DE LA LIBERTE ! IL Y VA DE NOTRE AVENIR !
IL Y VA DU DESTIN DE LA REVOLUTION.
VIVE L'INTERNATIONALE SOCIALISTE
TOUS A LA SIEGESALLEE A 14 HEURES

- La dernière fois Wilhelm est venu me retrouver après une manifestation !

Margot regarda Konrad avec des yeux attendris :

- Quand je vous entends parler je pense à ma mère. Pétroleuse, pourchassée, elle s'est cachée et a soigné Léo Frankel, mon père. Lui, je ne l'ai jamais vu. La révolution lui importait plus que sa fille. C'est pour ça qu'aujourd'hui, je hais tous ceux qui prônent des idées, qui tuent, qui oublient. Aujourd'hui. Je les vends. Ma mère a été arrêtée en même temps que Liebknecht. Lui a eu droit à un procès qui l'a sauvé. Ma mère, elle, a disparu. Depuis 1915 je ne l'ai pas revue. Je reste pour eux la petite Parisienne qui a des fesses de prolétaire. Elles sont belles comme une manifestation de masse, m'a dit Wilhelm. Il va la payer cher sa manifestation de masse !

- Pendant quelques instants, Margot se tut, regarda Kralle mordre dans une saucisse, puis ajouta :

- Quand vous sortirez d'ici, vous jetterez un coup d'œil sur la façade. Le pignon en pierre taillée se termine par un vaste fer à

cheval qui englobe un soleil levant, c'est à cause de ce haut-relief que j'ai choisi cette maison. Je suis superstitieuse. Je ne veux pas manquer le bonheur comme ma mère.

Pour passer le temps, Kralle rédigeait ses conclusions sur l'enquête du meurtre d'Elise. Au mur, la femme au corset délacé lui rappelait Elsa et les paroles du médecin :

- Les jeunes filles portent des corsets qui compriment leurs organes. Quand elles accouchent, c'est parfois dramatique. Chez votre épouse le bassin a été déformé. Votre fils est vivant...

Des coups de feu arrachèrent Kralle à sa rêverie. Il se traîna à la fenêtre. Une foule noire, s'agitait dans la brume en hurlant. Ici et là, se tenaient des groupes en uniforme. Que venaient donc chercher ces gens dans l'air glacial de la capitale ?

« *Et moi ! Qu'est-ce que je suis venu faire ici, dans l'atmosphère confinée d'un bordel ?* » Dans la nuit, la sonnerie de la porte d'entrée réveilla Kralle. « *Si elle me doublait ?* » Il sauta du lit et colla le cornet acoustique qu'on lui avait remis contre la porte condamnée. La femme qui discutait avec Margot parlait d'argent, de vivre à la campagne. Kralle se recoucha.

Plusieurs jours de suite, les rues de Berlin furent en pleine effervescence. Margot rapportait les journaux, les tracts, et lui ouvrait quelquefois son cœur :

- Ma mère se réfugia à Genève, puis à Vienne, C'est là que Léo Frankel est venu la rejoindre. Il lui a promis de ne plus la quitter et que sais-je encore ? De l'aimer... En tout cas, c'est là que j'ai été conçue. Plus tard ma mère m'emmenait aux réunions politiques. Souvent on lui demandait de raconter les massacres de la Commune de Paris. Les années passaient et c'est moi qu'ils venaient voir,... et ma mère était fière lorsque l'autre Leo, celui de Rosa, était venu chercher refuge dans mes bras. Vieille, encombrante, elle savait trop de choses. En 1915, ils l'ont laissée tomber... Après Wilhelm, je pars définitivement pour la France !

Le 11 janvier, vers trois heures du matin Wilhelm vint trouver Margot.

- Nous avons perdu la révolution...

Il était désespéré, ils avaient mal tiré parti des événements.

- Des centaines de milliers de travailleurs, de chômeurs, des soldats, la grande plus partie de la ville était avec nous ! Fallait-il alors engager l'épreuve de force ? Ah, Margot ! Nous avons discuté, discuté ! Nous avons trop peur d'être les auteurs d'une Commune de Berlin. Tout est perdu pour longtemps !

- Où sont les camarades ? demanda Margot.

- Ils se cachent, il faut que je procure des papiers à ceux qui n'ont pas pu fuir !

- Pour qui les faux papiers ?

- Pour Rosa et pour Karl ! Je dois les rencontrer le 13 à Neukölln et le 15 à Wilmersdorf chez une amie de Rosa, madame Markus-Sohn

- Passe le 14 ! J'aurai tes papiers.

- Je serai là le 13 au soir, ça me fait de la peine de savoir que tu vas retrouver ce vieux militariste de Solothurn...

- L'intérêt supérieur, mon cher Wilhelm ! Mon cul est apolitique.

Konrad Kralle décolla l'oreille du cornet : « *Même ce vieux beau en profite !* ». Il se dirigea vers le téléphone et appela l'Eden-Hôtel. Tandis qu'il parlait à voix basse, il percevait des éclats de rire de Margot. Curieux de connaître le visage de Wilhelm Pieck, Kralle guettait son départ. Dans l'après-midi, il vit un homme en par-dessus sombre quitter la maison. Sous le rebord du feutre gris il aperçut une moustache noire. Deux hommes à bicyclette le suivaient. Margot frappa à la porte : elle apportait le repas.

- Vous connaissez Solothurn ?

- Vous avez tout entendu ?

- C'est mon travail.

- Après sa disparition, je recherchais partout ma mère.

Je suis allée voir le directeur de la police. Solothurn ! En apprenant que j'étais française il est devenu très gentil, trop gentil.

- Ce soir, vous n'irez pas chez Solothurn. Je vous ai déjà commandé des faux-papiers.

- Et l'argent ?

- Vous aurez la rançon.

On sonna. Margot alla ouvrir. Kralle s'installa à son poste d'écoute. C'était un marin de Kiel qui fuyait la répression.

- Des troupes ont bombardé l'immeuble du Vorwärts. Les assiégés ont hissé le drapeau blanc. N'empêche, ils abattent froidement des prisonniers, des journalistes. Ils ont reçu l'ordre de nous liquider ! Margot, j'ai peur !

- Je peux te garder jusqu'à 7 heures du matin.

Wilhelm Pieck revint. Lorsqu'il repartit avec les faux-papiers, Kralle l'observa à nouveau de sa fenêtre. L'homme était discrètement accompagné. Kralle se sentit plus libre.

- Mission accomplie !

Le 16 janvier Kralle apprenait par le journal l'arrestation de deux dirigeants communistes. On annonçait que l'ordre était rétabli. Dans la presse de midi, on précisait que Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht étaient morts. La première lynchée par des inconnus qui

auraient arrêté la voiture lors de son transfert à la prison de Moabit. Le second abattu lors d'une tentative de fuite. Nulle part il était question de Wilhelm Pieck. « *S'il revenait se venger ?* » Kralle téléphona au capitaine Pabst à l'Eden hôtel qui le remercia pour son travail remarquable, mais ne prononça jamais le nom de Pieck. Le 25 janvier le journal rapportait l'enterrement de Karl Liebknecht avec trente et un de ses amis tués au combat. Il y avait un trente deuxième cercueil, vide. Celui de Rosa Luxemburg qui n'avait pas été retrouvée. En février Margot reçut la visite surprise d'un spartakiste envoyé par Léo Jogiches. Kralle suivit leur conversation très animée, il demanda qui avait fourni les faux-papiers à Wilhelm Pieck, pourquoi ce dernier n'avait pas été arrêté. Quelqu'un avait trahi et vendu Rosa et Karl. Le ton monta. Kralle comprit que Margot était en mauvaise posture. Il entendit un appel au secours, il fit irruption dans la chambre et tira sur l'homme qui était en train d'étrangler Margot. En fouillant dans l'armoire, l'homme avait trouvé les milliers de pièces d'or. Kralle libéra Margot et téléphona à l'Eden Hôtel pour qu'on vienne prendre livraison du cadavre.

Quelques jours avant les massacres de mars, Margot quitta définitivement Berlin. Avant son départ Kralle lui remit une lettre pour Willy. En mai il reçut une réponse : Willy avait un frère, Eugène. Tout le monde souhaitait voir bientôt le père. Eugénie était heureuse des mesures annoncées par le Traité de Versailles ; sur simple demande Konrad devenait Français : « *Elle veut que je reconnaisse ce bâtard !* » Pour calmer sa colère, il alla acheter le texte intégral du Traité de Versailles. Kralle se mit à découper dans les journaux les commentaires sur le Traité. Il flânait sans plaisir car ici, la foule était agglutinée à une porte qui promettait de la viande, là, des vieux en loques tendaient leurs gobelets en quête d'une soupe de l'Armée du Salut. Parfois un inconnu l'accostait en l'appelant « excellence » pour lui proposer une paire de souliers. Les grands invalides défilaient par milliers, les uns avec des béquilles, les autres poussés dans des voitures. Ils se dirigeaient vers le ministère de la guerre :

- Où est l'argent promis par Luddendorf ? Notre rente mensuelle est de 67.80 marks. criaient-ils.

Le chaos qui régnait dans la capitale ressemblait à celui qui habitait l'esprit de Kralle. Certains jours, il entrait dans une église, s'agenouillait dans la pénombre et parlait à Dieu :

- Devenir Français ? Vivre avec Willy ? Reconnaître le bâtard ? Ne plus être seul !

Dans un autre courrier, Willy lui apprenait qu'un certain monsieur Ast leur avait rendu visite : « *Je vais lui envoyer un exemplaire de mon rapport.* » Il imagina le père d'Elise étranglant Henri Haegely. Ces sombres pensées furent bientôt exacerbées par un article du « Vorwärts » : une femme lestée de pierres a été récupérée à l'écluse du canal. L'autopsie indique qu'il s'agit de Rosa Luxemburg.

Konrad Kralle décida de quitter Berlin pour se rapprocher du Rhin et de l'Alsace. Il s'installa près de Bingen à l'hôtel Lorelei. De là il put voir les bateaux glisser sur l'eau comme autrefois...

« Ce dimanche-là, on avait fêté l'Assomption. Le cortège des fidèles s'était mis en marche sur le parvis de l'église. Je m'éclipse avec Thilde. Il fait une chaleur lourde. Les jardins près du Rhin débordent de fleurs. J'ai conquis Thilde le jour où elle m'a vu plonger sous un vapeur et reparaître de l'autre côté. Toute la semaine, je posais des rails, j'avais trouvé ce moyen pour attirer les regards sur moi. C'est dans le Rhin que je lui apprends la brasse : le menton dans ma main droite, le ventre sur ma paume gauche, ses membres s'ouvrent, se referment, saisissent l'eau, la repoussent. Rires, cris, tasses, paniques que je provoque : je deviens le roc qu'elle embrasse. L'eau nous libère, nous rapproche. En ce jour de l'Assomption les cloches retentissent alentour ; bannières en tête, la procession va d'autel en autel ; le parcours est jonché de pétales de roses. L'enfant de chœur, à reculons, encense la Sainte Vierge qui trône sur un socle porté par quatre hommes. Le curé, entouré de diacres, disparaît derrière l'ostensoir. Le miracle s'est accompli :

- Je nage seule !

Je plonge sous elle et reparaît là où elle ne m'attend pas. Déjà le courant l'entraîne. Exténuée, elle s'accroche à moi. Je la ramène au bord. Là, nous nous allongeons dans la coque d'une barque. Le vent nous ramène des lambeaux d'Ave Maria. Mais je suis déjà tout entier prisonnier du Lied des lèvres de Thilde. »

Aujourd'hui, personne ne plongeait plus sous le ventre des bateaux. A la tombée de la nuit, Konrad prenait le bac pour rejoindre Rüdesheim, sur l'autre rive. Là, il se joignait aux fêtards et ne quittait la Drosselgasse qu'à l'aube. Le matin au réveil le vin du Rhin grondait encore dans sa tête comme le fleuve qui coulait à quelques mètres de sa fenêtre. L'automne avec ses couleurs, avec ses senteurs de fruits mûrs, trop mûrs déjà, avec l'odeur des raisins qui fermentaient, l'étouffait.

Deux semaines avant Noël, Konrad Kralle quitta la Drosselgasse,

en titubant : « Douze années de carrière militaire. A obéir ! A exécuter !... Être mouché comme la bougie ! 12 années de nuit !... Et l'empereur prend la fuite ! Je suis un uniforme vide bariolé de médailles, de croix de fer, croix de ferraille !... Les flocons de neige s'effacent au contact de l'onde. Thilde dans mes bras, c'était cette neige effleurant les flots !... Rhin... ! Sang jaillissant des veines ouvertes de ma patrie anéantie... » Konrad monta sur le bac. Une épaisse brume habitée de cris, de rengaines s'accrochait au vignoble et recouvrait le fleuve. Il s'agrippa au garde-fou. Lentement, en oblique, entraîné par le courant, le bac s'éloigna du quai. Plusieurs fois il se pencha par-dessus bord aspiré par l'eau invisible, qui avait roulé dans ses remous tant de trésors.

Rapport d'enquête:

Objets retrouvés sur le cadavre de Konrad Kralle :

Dans la poche intérieure du par-dessus, un exemplaire du Traité de Versailles. Edition Reimar Hobbing, Berlin. Entre les pages du livre des coupures de Journaux. (Voir Fiche 1) Dans la poche du gilet, attachée par une chaîne une montre en or. Sous le couvercle, une étiquette collée portant cette inscription : « pour Willy ». Un porte-cigare en ambre et écume de mer. Un étui à cigares en crocodile.

A l'hôtel Lorelei huit mille marks or, un état des services annoté.

Conclusions : état d'ébriété avancé. Mort accidentelle par noyade dans le Rhin. Repêché à 11h.13 flottant entre deux barques près de Bacharach.

Fiche 1 : (seul le sixième point souligné par le commissaire est reproduit ici)

Peuvent solliciter la nationalité française les personnes appartenant à l'une des catégories suivantes :

Les conjoints des personnes de nationalité française antérieurement à l'application du Traité de Versailles du 10 mai 1871, au terme duquel elles ont perdu cette nationalité.

Pour chaque demande de naturalisation, il faut se munir de :

- a) 1 certificat de naissance
- b) 1 certificat de mariage
- c) 1 certificat de mariage ou de naissance ou de décès des parents du demandeur.

Se munir aussi des documents suivants:

Tout document prouvant que le demandeur était ressortissant alsacien ou lorrain avant le 3 Août 1914 (ex. : un certificat de

mariage)

Se munir d'un extrait du registre de réintégration ou d'un certificat de naturalisation du conjoint français auquel se réfère le demandeur.

«... Un commissaire de police d'une grande ville d'Alsace qu'il maintint deux décennies sous sa férule, a épousé une Alsacienne. De par le Traité de Versailles il est Français ! »

ULTIMATUM

Demain, 12 mars expire l'ultimatum. Des rumeurs contradictoires parcourent le monde : les uns pensent que l'Allemagne refusera de signer ; les autres pensent qu'elle acceptera l'ultimatum... Il s'agit pour l'Allemagne d' ÊTRE ou de NE PAS ÊTRE.

La commission des réparations a fait connaître l'addition suivante :

- 1^{er} juin : paiement d'un milliard de marks or.
- 2 juillet : création et livraison d'obligations d'une valeur de 12 milliards de marks or.
- 15 juillet - 15 octobre : premier versement trimestriel d'une somme qui équivaut à 26% des valeurs exportées.
- 1^{er} novembre : création et livraison d'obligations d'une valeur de trente-huit milliards de marks or et des obligations sans intérêt d'un montant de quatre-vingt-deux milliards de marks or...

DIE FRANKFURTER ZEITUNG

«... il nous serait impossible d'accepter l'idée de devoir payer tant, s'il ne nous était pas donné l'espoir que nous nous déferons de ces paiements catastrophiques. Cet espoir nous devons l'avoir et d'un point de vue politique, c'est l'essentiel. L'échéancier est devant nous. Mais à coup sûr, pour l'avenir, ce n'est qu'un PAPIER MORT... »

L'ALLEMAGNE CAPITULE

Avec 221 voix contre 175 le Reichstag accepte l'ultimatum des puissances victorieuses.

SANS CONDITION